

Zeitschrift: Archives héraldiques suisses = Schweizer Archiv für Heraldik = Archivio araldico svizzero : Archivum heraldicum

Herausgeber: Schweizerische Heraldische Gesellschaft

Band: 123 (2009)

Heft: 1

Artikel: Les armes des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Rhodes

Autor: Vaivre, Jean-Bernard de

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-746953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les armes des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Rhodes

JEAN-BERNARD DE VAIVRE

Si la succession des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem durant leur présence de plus de deux siècles à Rhodes est bien connue, il n'en est pas de même des armes qu'ils ont arborées, beaucoup trop d'auteurs qui en font mention se recopiant les uns les autres sans souvent se reporter aux pièces originales ou ne les observant pas avec l'acuité nécessaire. Pour le XIV^e siècle, les meilleures études sur les Hospitaliers ont, dans le passé, été celles de Joseph Delaville Le Roulx¹, et aujourd'hui sans contester celles d'Anthony Luttrell² ; cette étude³ s'y référera donc souvent.

On sait qu'après la reconquête de la Terre Sainte qui obligea en 1291 les croisés à se replier sur Chypre, les chevaliers de Saint-Jean furent eux-mêmes contraints d'établir leur base sur cette île, où ils possédaient depuis longtemps des établissements importants, qu'ils y conservèrent d'ailleurs jusqu'à la conquête de 1571. C'est ainsi qu'ils séjournèrent à Limassol, où ils avaient déjà, comme sur les terres abandonnées au Proche Orient, des « auberges » où se réunissaient les chevaliers d'une même « Langue », et à Kolossi, commanderie prospère mais sujette aux raids, plusieurs fois pillée et dont la forteresse fut magnifiquement reconstruite à partir de 1453.

Cela étant, ce transfert massif au lendemain de la prise d'Acre présentait de nombreux inconvénients dans la mesure où la présence d'un si fort contingent des Hospitaliers gênait

les Lusignan, ombrageux rois de Chypre, sans laisser non plus aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean l'autonomie nécessaire sur une île encombrée de tant de réfugiés. Le grand maître rechercha donc rapidement une base plus conforme aux objectifs de son ordre. C'est ainsi qu'à la suite d'une entente avec le corsaire génois Vignolo de Vignoli, Foulques de Villaret décida de s'emparer de l'île de Rhodes. La campagne ne fut pas immédiatement victorieuse, la ville de Rhodes n'ayant pu être conquise aussi rapidement que certains points de cette île, comme le château, alors ruiné, de Pharaclos, sur la côte orientale, avant que Lindos ne tombe un peu plus tard. Dès le 5 septembre 1307 toutefois, le pape confirma aux Hospitaliers la possession de Rhodes.

La ville médiévale et quelques autres sites de l'île, autrefois fortifiés par les chevaliers, conservent de nombreux témoignages des armoiries portées durant leur magistère par les grands maîtres de Rhodes⁴. L'apposition d'armoiries sur les édifices publics constituait, durant la période médiévale, le privilège du souverain⁵ et, en ce sens, leur présence, non seulement sur le palais magistral mais sur les portes de la ville, les édifices administratifs et les bâtiments dévolus aux Langues ou à la disposition des prieurs, revêtait

¹ Joseph DELAVILLE LE ROULX : *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac (1310–1421)*, Paris, 1913, qui faisait suite à un précédent livre : *Les Hospitaliers en Terre sainte et à Chypre (1100–1310)*, Paris, 1904 et à *La France en Orient au XIV^e siècle*, Paris, 1886 en deux volumes et à son magistral *Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, Paris, 1894–1906, 4 gros volumes in fol.

² Ses innombrables articles, dont beaucoup ont été regroupés dans une série de livres, ont permis de disposer d'une connaissance très approfondie de la première partie du séjour de plus de deux siècles des Hospitaliers à Rhodes, même s'il a parfois abordé aussi des points particuliers de leur histoire au XV^e siècle

³ Elle n'est cependant qu'un résumé d'un travail plus important, commencé il y a quatre décennies et qui paraîtra ultérieurement.

⁴ Des listes des armoiries encore conservées à Rhodes ont été dressées par le passé. Les deux plus importantes contributions à ce titre sont celles de Giuseppe GEROLA : *Gli stemmi superstiti nei Monumenti delle Sporadi appartenente ai Cavalieri di Rodi*, Rome, 1914 (ces 64 pages sont reprises de plusieurs livraisons de la *Rivista del Collegio Araldico*, XI–XII, 1913–14). D'autre part, Albert GABRIEL : *La cité de Rhodes*, Paris, 1921 pour le t. I (*Topographie, architecture militaire*) et 1923 pour le t. II (*Architecture civile et religieuse*) a donné, dans le chapitre III du premier de ces deux volumes, p. 91–103 une longue et très complète liste des écus figurant essentiellement sur les remparts. Depuis lors, Anne-Marie KASDAGLI : «ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΘΥΠΕΩΝ ΤΗΣ ΡΟΔΟΥ», *ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΟΝ ΔΕΛΤΙΟΝ*, t. 48–49, Athènes, 1998, qui reprend, en grec, la plupart des données rassemblées par les deux précédents auteurs.

⁵ Comme l'avait bien montré Rémi MATHIEU : *Le système héraldique français*, Paris, 1946, p. 217.

bien cette signification⁶. En outre, chacun des maîtres de Rhodes ayant apporté de son temps une contribution aux dispositifs défensifs de l'île, il était alors considéré comme normal qu'il y laissât sa marque⁷.

Foulques de Villaret (1305–1319).

Neveu du grand maître⁸ Guillaume de Villaret, Foulques appartenait à une famille du midi de la France, dans le ressort du prieuré de Saint-Gilles. C'est à lui que revient le mérite de la conquête de Rhodes, à lui aussi la responsabilité d'avoir permis le retour en Chypre du roi Henri II de Lusignan qui avait été déporté en Arménie, à lui enfin d'avoir organisé l'installation de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Rhodes, lui donnant là, selon le mot du grand historien Delaville Le Roulx, « un établissement glorieux, indépendant et durable⁹ ». Il commença par y renforcer les fortifications. Celles de la ville même de Rhodes mais aussi de Lindos, dont le dispositif défensif, remontant à l'époque byzantine, fut si fortement remis en état que Foulques s'y réfugia sans pouvoir en être délogé lorsque le Couvent tenta de le déposer, à la suite du mécontentement qu'avaient finalement suscité son luxe et son despotisme.

⁶ Il existe plusieurs ouvrages présentant Rhodes durant la période médiévale. En dehors de l'excellent livre, précité, d'Albert Gabriel, il faut signaler celui de Jean-Christian POUTIERS : *Rhodes et ses chevaliers, 1306–1523*, Beyrouth, 1989 dû à un remarquable archéologue et historien dont les observations, souvent neuves, sont toujours pertinentes. Bien que rédigé par un bon connaisseur des sources médiévales concernant l'île, cet ouvrage, destiné à l'honnête homme, ne comporte pas d'apparat critique. Il a souvent été copié, rarement cité, mais, en dépit de quelques fautes typographiques, c'est le plus solide actuellement encore disponible.

⁷ Anthony LUTTRELL : *The town of Rhodes, 1306–1356*, Rhodes, 2003 a donné, p. 21–38, sous le titre *Heraldic evidence*, d'excellentes notes sur la présence d'armoiries de la première moitié du XIV^e siècle. Si cette contribution, comme toujours s'agissant des travaux de cet éminent spécialiste de l'ordre, fait parfaitement le point sur les aspects les plus importants de la question, certaines propositions ont cependant appelé de ma part des observations que je me propose de publier ultérieurement, notamment sur plusieurs linteaux de portes situées à proximité de la chapelle de France ainsi que sur une pierre employée comme retable dans ce même petit oratoire.

⁸ Les historiens ont longtemps dit que Foulques était le frère du grand maître Guillaume de Villaret mais, sur la foi des *Gestes des Chipriotes*, DELAVILLE LE ROULX : *Les Hospitaliers en Terre sainte et à Chypre*, cité note 1, p. 253 estime à juste titre qu'en dépit d'une imprécision des textes sur ce point, il est hautement vraisemblable qu'il était son neveu.

⁹ DELAVILLE LE ROULX : *Les Hospitaliers en Terre Sainte*, cité note 1, p. 283.



Fig. 1 Armes Villaret d'après Hedenborg (cl.JBV).

Il ne semble pas subsister aujourd'hui de témoignage contemporain des armes de Foulques de Villaret à Rhodes. Il existait pourtant encore, au milieu du XIX^e siècle puis encore un peu plus tard, des traces de peintures où les chevaliers avaient fait peindre ces armes, seules pour commémorer la décision qu'il avait prise de reconstruire l'une des portes de la ville, l'autre avec celles de ses successeurs immédiats sur une peinture murale qui subsistait encore, il y a plus d'un siècle et demi, sur la fresque d'un mur de l'église, déjà très ruinée, de Sainte-Marie du Bourg. Ces deux traces, qui ne se voient plus aujourd'hui, ont été relevées alors par un médecin suédois vivant à Rhodes au milieu du XIX^e siècle, Hedenborg, qui les a fait figurer dans le manuscrit d'un livre qu'il songeait à publier mais est resté inédit. Ce manuscrit, acquis de sa veuve par un éminent dignitaire italien de l'ordre, le bailli Sommi Picenardi, auteur lui-même d'un très utile ouvrage sur Rhodes¹⁰, est aujourd'hui conservé à la bibliothèque de l'Ephorat des antiquités byzantines de Rhodes, où j'ai pu le consulter il y a quelques décennies grâce à la courtoisie du regretté directeur des Antiquités, Elias Kollias. Ce médecin suédois,

¹⁰ Guy SOMMI PICENARDI : *Itinéraire d'un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem dans l'île de Rhodes*, Lille, 1900.

Johan Hedenborg¹¹, a illustré son manuscrit, curieusement rédigé en langue allemande, de dessins représentant soit des monuments de Rhodes, soit le détail de certains édifices, d'une manière très souvent malhabile et malheureusement pas toujours exacte ou assez précise, mais cependant relativement fiable comme le prouvent les comparaisons encore possibles avec ceux d'entre eux ayant subsisté. Dans la mesure cependant où son propos est toujours honnête, ses croquis sont infiniment précieux pour tout ce qu'il a vu et qui n'est plus car il dit lui-même, dès 1850, qu'il disparaissait chaque jour dès cette époque un grand nombre de maisons, de sculptures et de sites.

Hedenborg a ainsi vu, sur l'une des portes de la ville, une peinture, apposée sans aucun doute très postérieurement à la mort de Foulques de Villaret pour commémorer la commémoration par ce grand maître de cet élément du dispositif défensif. On y voyait, d'après le relevé de Hedenborg, un écartelé aux 1 et 4 d'argent à la croix de gueules, aux 2 et 3, d'or à trois coupeaux de gueules, surmontés de trois corbeaux de sable (appuyés sur leur patte droite). Cet écu (fig. 1)

¹¹ Johan Hedenborg, né le 21 octobre 1787 à Hedesöken en Östergötland, étudia à Uppsala en 1811, et y obtint le diplôme de médecin. Après un voyage en France en 1825, il fut nommé médecin des établissements suédois à Constantinople. De là, il mena des expéditions plus ou moins longues vers l'Égypte, Chypre, la Syrie, l'Asie Mineure et la Palestine avant de revenir en Suède en 1832. Après quelques mois de séjour dans son pays, il retourna au Levant, traversant la plupart des pays, de façon ininterrompue et dans tous les sens pendant presque douze ans. En 1840, il finit par s'établir sur l'île de Rhodes. Il y concentra alors ses recherches sur l'histoire antique, la formation géologique de l'île mais aussi sur l'histoire de l'Ordre de Saint-Jean. Sa maison fut détruite par le violent tremblement de terre qui survint à Rhodes au début de 1856 et ce qui en restait fut anéanti, avant la fin de la même année, par l'explosion de la poudre entreposée dans la crypte de la chapelle conventuelle Saint-Jean. Il déménagea alors au Caire mais sa famille y souffrant du climat jugé malsain, il décida, en 1859, de retourner à Rhodes. Pendant le voyage vers l'île, le navire à bord duquel il voguait fut totalement pillé par l'équipage turc. Hedenborg perdit ainsi tous ses biens. Sa famille et lui cependant saufs, furent mis à terre à Alexandrie d'où, grâce à la générosité du pacha, ils trouvèrent moyen de rejoindre Rhodes. La rumeur de ces malheurs suscita alors en Suède la compassion générale à l'égard de ce savant déjà âgé. Les États lui accordèrent une allocation qui, parallèlement à une collecte menée pour lui dans toute la Suède, allégea temporairement ses soucis. En 1861, Hedenborg visita pour la dernière fois son pays natal puis fut nommé vice-consul pour la Suède et la Norvège à Rhodes où il vécut jusqu'en 1863. L'île ayant été à nouveau dévastée cette année-là par un nouveau tremblement de terre, Hedenborg quitta définitivement Rhodes pour Florence, où il décéda, le 21 août 1865.

est obligatoirement très postérieur à la mort de Foulques de Villaret car l'usage d'écarteler les armes d'un grand maître en plaçant celles de la Religion aux quartiers d'honneur date, comme on le verra, d'une époque beaucoup plus récente de la présence à Rhodes de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. On relèvera cependant qu'en reprenant un usage généralement suivi au XV^e siècle, les chevaliers ne manquèrent pas durant le second siècle de leur présence – et il en existe de multiples exemples – de conserver le souvenir du premier initiateur de constructions que les circonstances avaient mises à mal en y réapposant les armes du grand maître qui les avait le premier ordonnées, attribuant à celui-ci la typologie des armoiries du chef de l'ordre qui leur était contemporain, c'est-à-dire en plaçant aux quartiers 1 et 4 d'armes écartelées, la croix de l'ordre. Laquelle était d'argent sur un champ de gueules, disposition que des restaurateurs postérieurs ont parfois inversée. En l'occurrence, Hedenborg a bien vu et reproduit les armes attribuées au grand maître Villaret sur l'une des portes de la ville. Elles le furent souvent d'ailleurs sur un linteau de bois inséré dans la maçonnerie, comme il en subsiste encore quelques exemples.

L'église Sainte-Marie du Bourg était située, comme l'indique son nom, dans le *burgo*, vaste partie de la ville où s'élevaient certains bâtiments publics de l'ordre, églises latines et orthodoxes, synagogues, maisons des habitants grecs, latins, syriens et juifs. Les chevaliers, astreints à suivre une règle, vivaient dans la partie haute de la ville, séparée d'une autre haute muraille, le *Collachium*, où se trouvaient le palais magistral, les auberges des Langues, les maisons – on aurait dit plus tard les « hôtels » – de certains commandeurs et les chambres où logeaient les chevaliers. Cette église gothique, sans doute la plus vaste de la ville et affectée au culte latin, avait été en grande partie détruite lors du second siège de Rhodes de 1522 et seuls ne subsistaient plus après le départ des chevaliers que le chœur et une chapelle méridionale adventice. Au temps de l'occupation italienne, une rue traversa du nord au sud l'emplacement de la nef mais ce fut cependant durant cette époque qu'elle fut l'objet d'une étude attentive d'un archéologue et historien italien, Hermès Balducci, qui lui a consacré un petit livre¹² très utile. Balducci a

¹² Hermès BALDUCCI, *La chiesa di S. Maria del Borgo in Rodi, fondata dal gran maestro Helio de Villeneuve*, Pavie, 1933.

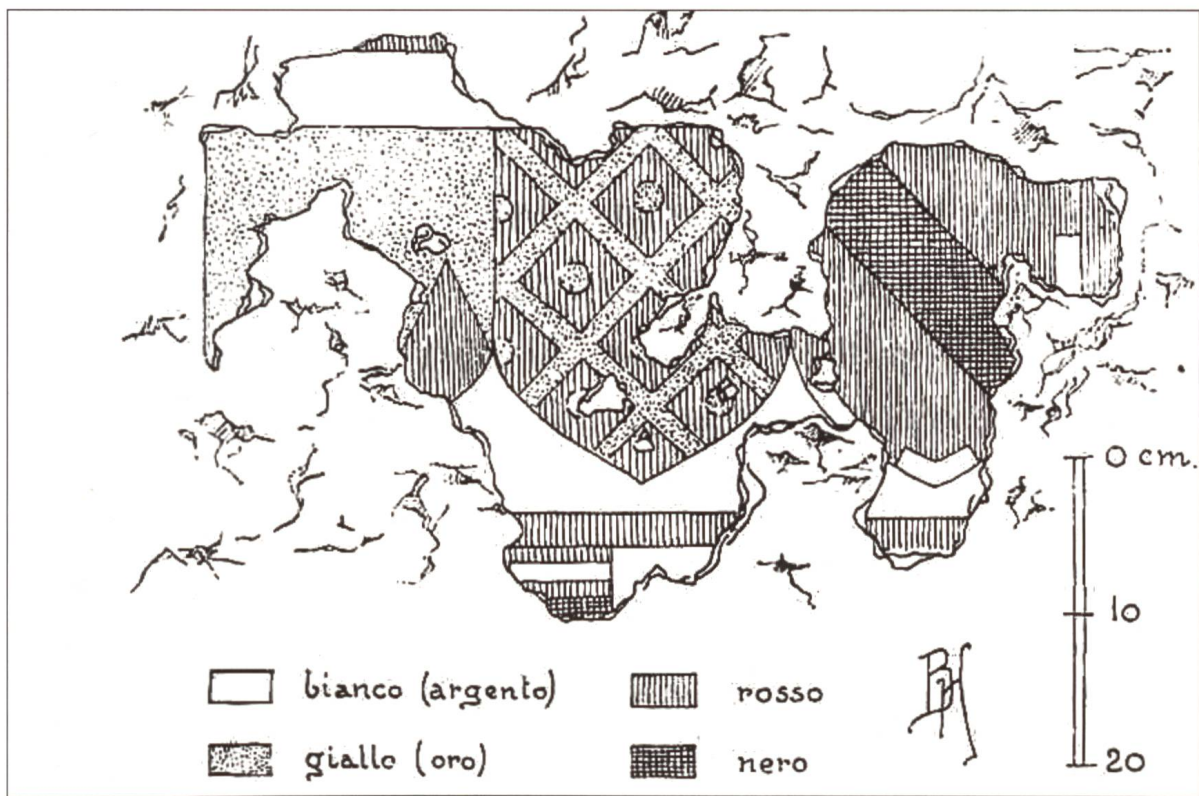


Fig. 2 Fresques de Sainte-Marie du Bourg d'après le relevé de Balducci (cl.JBV).

relevé un fragment de fresque qu'il a reproduit¹³ (fig. 2). Rottiers, venu sur l'île en 1824, avait déjà noté la présence de quelques écus peints, qui écrit : « nous découvrîmes sur un reste de mur quelques blasons peints à fresque, pour la plupart effacés ; mon peintre n'en put copier que trois », donnés d'ailleurs sur l'atlas qui accompagne son livre. Le relevé de Balducci, effectué selon les règles, est évidemment plus précis. Cela étant, même s'il n'a pu copier correctement les noms qui surmontaient les écus, le croquis de Hedenborg donne un état un peu plus complet (fig. 3). Il est en effet intéressant car il prouve que les armes de grands maîtres que l'artisan les ayant peintes *a fresco* avait opéré assez tôt au cours du XIV^e siècle, les écus des grands maîtres donnant leurs seules armes familiales et non les compositions écartelées que les chevaliers ont eu tendance à leur attribuer bien des années après leur mort, pour conserver le souvenir d'ouvrages commandés du temps de leur magistère. Même si le médecin suédois n'a pas convenablement identifié les armes Villaret, ne comprenant manifestement pas ce qui restait alors visible du corps du corbeau perché sur l'un des coupeaux, son relevé donne bien les émaux

de ses armes, comme de celles d'autres grands maîtres qui seront évoquées dans la suite de cette étude.

Foulques de Villaret retranché au château de Lindos, le chapitre général le déposa et lui élut en juin 1317 un remplaçant et successeur en la personne de Maurice de Pagnac, qui occupait la charge de drapier et appartenait aussi à la Langue de Provence. Le pape Jean XXII, inquiet des conséquences d'une telle situation, décida, après enquête, de casser l'élection de Pagnac, confirmant officiellement dans un premier temps Villaret dans ses fonctions mais le poussant un peu plus tard à s'en démettre, lui faisant cependant attribuer, le 23 juin 1319, le prieuré de Capoue avec réserve de la commanderie de Naples, lui accordant pour éviter tout conflit ultérieur exemption de la juridiction de l'ordre, l'ex-grand maître¹⁴ n'étant plus soumis que directement à l'autorité pontificale¹⁵.

¹⁴ Foulques se retira finalement en France, où il décéda le 1^{er} septembre 1327, près de Montpellier. Cf. Jean-Bernard de VAIVRE : « Les tombeaux des grands maîtres des Hospitaliers à Rhodes », *Fondation Eugène Piot, Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, t. LXXXVI, [1998], p. 35–90.

¹⁵ Joseph DELAVILLE LE ROULX : *Les Hospitaliers à Rhodes*, cité note 1, p. 18, qui cite la bulle *Ut inter personas* (Rome, Reg. Vat., 69, f. 325, ep. 1035).

¹³ Dans l'ouvrage précité, p. 20, fig. 27.

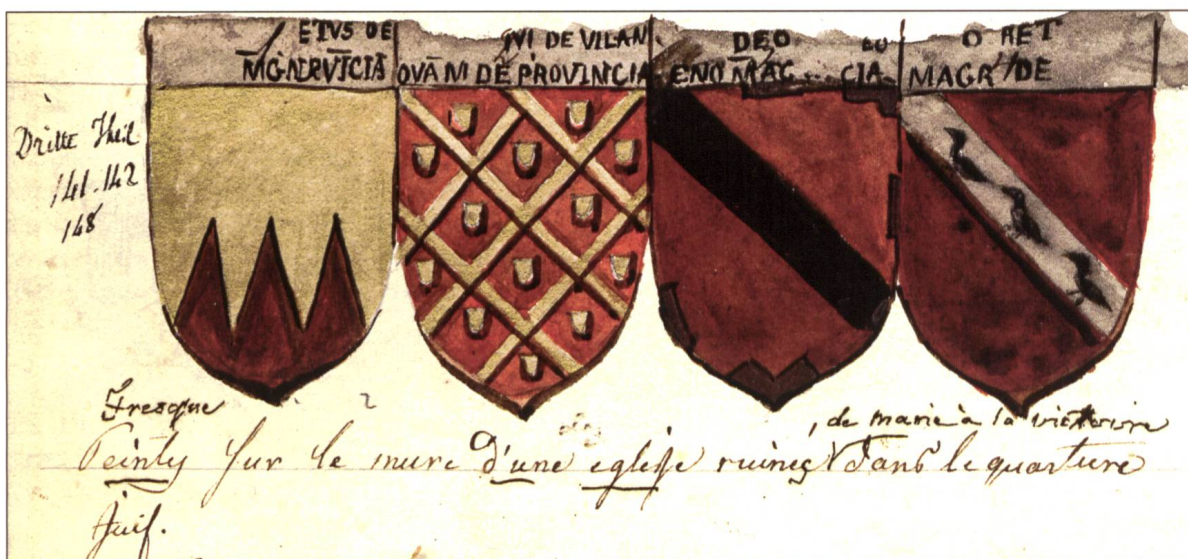


Fig. 3 Relevé par Hedenborg des fresques de Sainte-Marie du Bourg (cl.JBV).



Fig. 4 Trio à la porte des Arnauds: écus Villeneuve, de la Religion, Orsini (cl.JBV).

Hélien de Villeneuve (1319–1346).

Lorsqu'il lui succéda, Villeneuve était alors prieur de Provence¹⁶. Il portait les armes de cette illustre maison : *de gueules fretté de six lances d'or accompagnées d'un écusson du même dans chaque*

¹⁶ C'est en me fiant à des auteurs anciens que j'avais écrit, dans le texte de la communication sur les tombeaux des grands maîtres, présentée en 1996 à l'Académie des Inscriptions, qu'il était prieur de Saint-Gilles. Il faut en réalité être plus précis : Hélien était prieur de Provence mais subrogé au prieur de Saint-Gilles dans le comté de Provence. L'usage s'était en effet instauré que les prieurs de Saint-Gilles prêterent serment d'observer les termes de la transaction passée en 1262 entre le comte de Provence, Charles, et l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Les sénéchaux de Provence devaient, de leur côté, également prêter un tel serment. Aussi, en 1317, Hélien de Villeneuve, alors prieur de Provence, qui était subrogé au prieur de Saint-Gilles dans ce comté, obligea le sénéchal Jean Baude à se plier à cette procédure. Hélien fit de même, se qualifiant précisément dans cet acte de « *prieur de Saint-Gilles dans la province de Provence* ».

claire-voie. C'est d'ailleurs bien ainsi qu'elles apparaissent sur la fresque de Sainte-Marie du Bourg, relevées par Hedenborg (fig. 3). La plupart des auteurs disent aujourd'hui que Villeneuve écartelait ses armes avec celles de la Religion. C'est, présenté comme cela, à mon sens une très grande erreur et une méconnaissance des usages de l'ordre durant la première partie du XIV^e siècle à Rhodes, ces derniers ayant évolué au cours des quelque deux cent seize ans de la présence des Hospitaliers sur cette île et bien différemment encore après leur installation à Malte. L'objection qui consiste à prétendre que l'on trouve sur des monuments de Rhodes, conservés ou attestés par des témoignages de voyageurs du XIX^e siècle, des écus écartelés aux 1 et 4 de la Religion, aux 2 et 3 de celles personnelles d'un maître de l'ordre vivant au cours des trois premiers quarts du XIV^e siècle mérite que l'on s'y arrête et la nuance

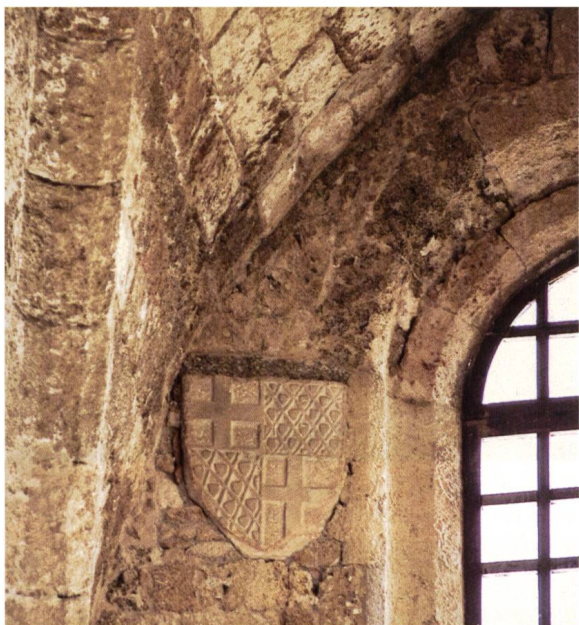


Fig. 5 Carrel aux armes du grand maître Villeneuve dans le chœur de Notre-Dame du Château (cl.JBV).

considérablement car elle ne tient aucun compte de deux réalités. Tout d'abord, le fait, avéré, que les grands maîtres n'adoptèrent cette coutume que plus tard. D'autre part, ils en adoptèrent très vite une autre, souhaitant rappeler, lors de la restauration de monuments ou de simples éléments du dispositif défensif qu'ils avaient amélioré ou restauré, la paternité de l'œuvre initiée par l'un de leurs devanciers. Pour bien comprendre ce processus, il n'est besoin que d'observer la composition du caisson sculpté (fig. 4) au-dessous des mâchicoulis à la porte dite des Arnauds. On y voit en effet un trio, trois écus sculptés en demi-relief : à gauche pour l'observateur, c'est-à-dire à droite, un écu Villeneuve, écartelé, puis, au centre l'écu de la Religion et enfin un écu écartelé aux 1 et 4 à la croix de l'ordre et, aux 2 et 3, Orsini. Il est évident, l'examen archéologique de la structure le démontrant, que cette poterne ne remonte pas dans son état actuel au début du XIV^e siècle mais qu'elle fut très fortement restaurée durant le magistère d'Orsini qui tint cependant à associer à son œuvre de réfection un ante prédécesseur en plaçant, selon cette coutume, ses armes et celles du grand maître qui avait initialement fait ériger là un dispositif de contrôle de cette issue qui mène vers le port. On a, de même, ces dernières années, voulu baser la datation de la cathédrale latine Notre-Dame du Château sur la présence, au nord de l'abside, d'une pierre portant l'écu écartelé de Hélión de Villeneuve (fig. 5) et asseoir, du même coup, l'origine de

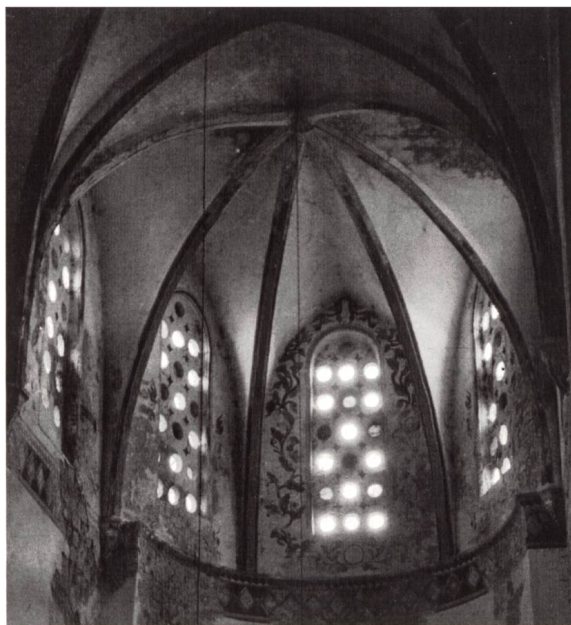


Fig. 6 Etat en 1910 du chœur de Notre-Dame du Château (cl.JBV).

l'usage de cette disposition héraldique des armes des grands maîtres au magistère de Villeneuve (1319–1346). Il est assez probable que Notre-Dame du Château, élevée sur les assises d'un édifice religieux plus ancien, fut bien achevée sous le magistère de Villeneuve. Il est aussi possible que l'on ait voulu, après les dommages considérables du grand siège de 1480 et des terribles tremblements de terre de l'année qui suivit, ne pas oublier, lors des importantes réfections menées alors sur la partie supérieure de cet édifice, le principal fondateur de la cathédrale. Cela étant, le carrel aux armes Villeneuve, comme celui qui lui fait face au sud et porte les clefs, armes de l'Eglise, évoquant non la personne mais la fonction du Souverain pontife¹⁷, n'a été placé, ou remplacé, qu'assez récemment là où l'on peut l'apercevoir, un cliché¹⁸ (fig. 6) pris dans les années 1900 ne montrant en effet aucun d'eux en ces endroits !

¹⁷ On se reportera à ce sujet au livre classique de Donald Lindsay GALBREATH : *Papal heraldry*, 2^e édition, Londres, 1972. C'est sans aucun fondement que certains ont voulu dater le chœur de Notre-Dame du Château à Rhodes de l'époque du pontificat de Nicolas V (1447–1455) sur la base de l'existence de cet écu aux clefs en sautoir dans cette partie de l'édifice. Si ce pape, Tommaso Parentucelli, n'a pas usé des armes de sa famille mais de celles de l'Eglise, sur les monnaies émises de son temps, sur son sceau, sur les monuments élevés sur son ordre comme une portion de muraille près de la porte Ardeatina ou sur des manuscrits, il ne saurait être associé à la construction de la cathédrale de Rhodes.

¹⁸ Collection particulière.

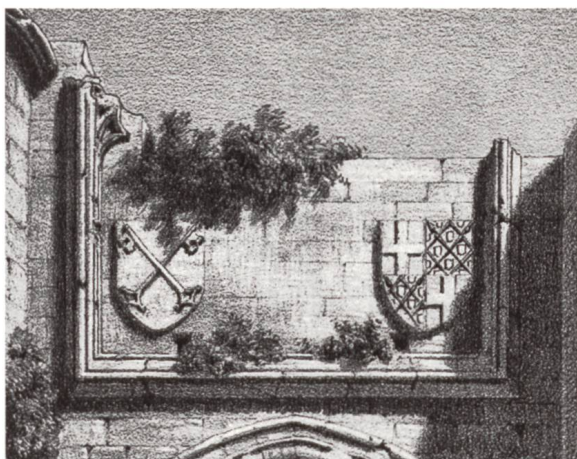


Fig. 7 Caisson surmontant autrefois le portail méridional du palais magistral, d'après Flandin (cl.JBV).



Fig. 8 Armes de la Papauté et du grand maître Villeneuve replacées sur la façade sud actuelle du palais magistral (cl.JBV).

Le palais magistral, très ruiné au début du XIX^e siècle lors des voyages de Rottiers, de Flandin, le séjour de Johan Hedenborg un peu plus tard, voire encore les premières observations d'Albert Gabriel, montrait encore au-dessus du grand portail d'entrée, avant sa totale réfection par les autorités italiennes, un caisson avec deux écus, l'un aux armes de l'Eglise, l'autre à celles Villeneuve et écartelées, comme le prouve un beau dessin de Flandin¹⁹ (fig. 7). C'est probablement ce caisson qui a été remplacé par les architectes italiens à l'extérieur du grand mur méridional de la construction qui se veut être le palais des grands maîtres (fig. 8). Il n'y a guère de doute que cette sculpture a été placée là par la suite, lors d'une restauration de l'édifice par un grand maître voulant honorer celui qui présida, durant vingt-sept années, aux destinées de l'ordre, qui lui doit nombre de monuments mais aussi d'actions ayant permis de sauver l'ordre lui-même. Il décida plusieurs réformes importantes, fit adopter des amendements financiers, organisa la répartition des chevaliers en sept Langues, durant les années où il fallut intégrer les biens du Temple dans des circonstances économiques très difficiles. Vétéran des opérations en Terre Sainte, il conduisit aussi les chevaliers dans des expéditions victorieuses, comme à Smyrne.

Il reste peu de témoignages des armes dont on orna les bâtiments de son temps mais on peut encore en admirer un bel exemple dans la grande rue du Château, appelée aujourd'hui rue des chevaliers, *Odos Ippoton* en grec, sur l'une des plus anciennes maisons de la ville dont la robus-



Fig. 9 Armes de la Religion et du grand maître Villeneuve sur la maison des banquiers Peruzzi (cl.JBV).

tesse et la simplicité lui ont permis d'échapper aux abusives restaurations. C'était la maison des Peruzzi²⁰ qui ont fait placer leurs armes²¹, par-

²⁰ Anthony Luttrell : *Rhodes*, a eu tout à fait raison de rejeter l'identification, erronée, de ces armes aux Perellos, et de proposer que ce bâtiment devait être occupé par les banquiers Peruzzi.

²¹ Les armes des Peruzzi comportent souvent six poires, mais le sculpteur en a réduit ici le nombre pour des raisons de lisibilité.

¹⁹ Il en existe d'ailleurs plusieurs versions.



Fig. 10 Linteau avec les armes Villeneuve écartelées et celles, simples, de Gozon (cl.JBV).

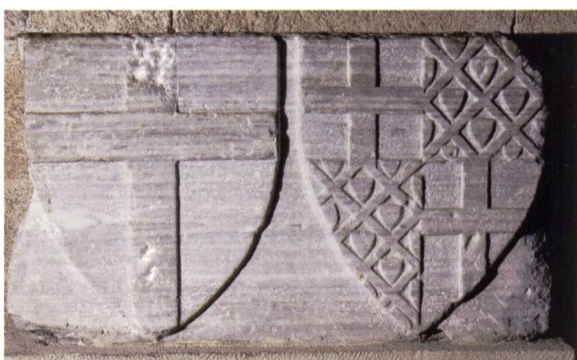


Fig. 11 Armes Villeneuve provenant d'un édifice détruit.

lantes²², au-dessous de celles de la Religion et du grand maître Hélión de Villeneuve (fig. 9).

Il n'est cependant pas tout à fait exclu que Hélión de Villeneuve ait utilisé, épisodiquement, une composition héraldique avec un écartelé, ou mieux que l'un de ses proches successeurs la lui ait attribuée, ce mode de présentation d'armoiries ayant commencé à avoir une certaine vogue au XIV^e siècle. On sait en effet qu'il fut pris pour la première fois en 1217 par Ferdinand III, roi de Castille et Léon²³ mais se répandit d'abord lentement au siècle suivant avant de connaître une grande

vogue à partir du XV^e siècle. Les plus anciens témoignages des armes Villeneuve écartelées ne peuvent remonter qu'à l'époque du magistère de son successeur, leurs armoiries étant, sur deux anciens linteaux, d'ailleurs probablement réemployés, alors associées sur des monuments de la cité de Rhodes (fig. 10). Il est en revanche très probable que les pierres, dissociées des bâtiments où elles se trouvaient, qui portent les armes Villeneuve écartelées, et que l'on peut voir dans la grande salle du nouvel hôpital de Rhodes (fig. 11), proviennent d'édifices remontant à l'époque de ce grand maître mais où ces blocs sculptés furent, après les très nombreuses reconstructions du XV^e siècle, réinsérés pour commémorer des édifices qui avaient fait partie de son œuvre si importante.

Déodat de Gozon (1346–1353).

A Villeneuve succéda Gozon. D'une famille du Rouergue, il est surtout connu pour avoir vaincu un dragon qui terrifiait la région au sud-ouest de la ville de Rhodes et devait être un saurien échappé d'un navire dont l'équipage l'avait capturé à l'embouchure du Nil. Gozon cependant s'illustra surtout dans des batailles contre les Turcs, reprenant l'île d'Imbros, pérennisant la présence chrétienne à Smyrne, venant au secours du roi de Petite Arménie et y faisant reconstruire des forteresses tandis qu'il continuait à renforcer les fortifications de Rhodes et en aménageait le port. Ses armes étaient peintes sur l'une des parois de Sainte-Marie du Bourg, les émaux cependant délavés et dénaturés car elles étaient : *de gueules à la bande d'argent bordée d'azur, à la bordure crénelée d'argent de six pièces*. On les trouve sculptées sur plusieurs monuments de Rhodes, notamment des linteaux, dont on ne peut certes assurer qu'ils sont tous aujourd'hui à leur place initiale.

²² Ces armes figurent notamment dans un armorial de 1302, dont une copie du XVII^e siècle est conservée à Florence (Firenze, Archivio di Stato, ms 472), citée par Michel POPOFF : *Florence 1302–1700*, 1991, p. 10 n° 313.

²³ Faustino MENENDEZ PIDAL de NAVASCUÈS, « El nacimiento de las armas de Leon y de Castilla », *Hidalguía*, 1973, p. 385–408. Il n'est pas certain que le sarcophage de Las Huelgas à Burgos qui comporte un écartelé puisse être daté, comme D. L. GALBREATH et Léon JÉQUIER : *Manuel du blason*, 1977, fig. 630, le laissent entendre, puisse être daté aussi tôt qu'indiqué dans la légende. Sur la vogue de l'écartelé, on renvoie aussi à la belle étude de Max PRINET : « Les armoiries écartelées des conjoints d'après les sceaux français », *Revue numismatique*, 1909, p. 332–382.



Fig. 12 Fragment du tombeau de Gozon (cl.JBV).



Fig. 13 Armes de Gozon et de Corneillan, alors prieur (cl.JBV).

Elles figuraient sur son tombeau²⁴, brisé lors du pillage de Rhodes en janvier 1523 et dont un fragment, sauvé, est aujourd'hui à Paris, au musée national du Moyen Âge (fig. 12). Aucun des témoignages conservés ou mentionnés par les voyageurs des siècles passés ne fait état pour Gozon d'armes écartelées.

Pierre de Corneillan (1353–1355).

Le successeur de Gozon fut aussi de la Langue de Provence et prieur de Saint-Gilles depuis mars précédent quant il fut élu. Il employa son action au cours de son bref magistère à tenter de dissuader le pape Innocent VI de lancer une expédition en Terre Sainte pour en déloger les Mameluks. Ses armes peintes figuraient sur la fresque qui subsistait encore au début du siècle dernier, et relevées par Hedenborg : *de gueules à la bande d'argent, chargée de trois corneilles de sable*. Elles apparaissent sur plusieurs pierres

²⁴ Jean-Bernard de VAIVRE : *Les tombeaux*, cité note 14, p. 42–45. Un autre fragment, conservé à Rhodes, semble provenir du même sarcophage, qui fut brisé par les Janissaires.



Fig. 14 Armes de Corneillan sur la face antérieure de son sarcophage (cl.JBV).

sculptées à Rhodes²⁵, notamment sur une où, encore grand commandeur, il est associé à Gozon²⁶ (fig. 13) et figuraient surtout sur le tombeau du grand maître, décédé à Rhodes le 24 août 1355. Son sarcophage est un remploi de l'antique. La cuve, qui fut utilisée, comme d'autres, pour servir de fontaine à ablutions par les Ottomans a, pour cette raison, été conservée et est aujourd'hui exposée dans la grande salle des malades de l'hôpital neuf de Rhodes. Elle comporte sur sa face antérieure, gravés en creux, trois écussons dans le champ desquels étaient enchâssés des émaux ou des pierres de couleur rouge formant le champ des armes de l'ordre, encadrant celles de Corneillan (fig. 14). Les croix des deux écus de la Religion ont été bûchées,

²⁵ Elles auraient également figuré dans la chapelle conventuelle Saint-Jean, laissant penser que Corneillan contribua à son embellissement. En effet, Hedenborg dit à la p. 12 de son manuscrit « *Au-dessus de la porte septentrionale de l'église se trouvent trois armoiries : l'une du Pape, puis celles de la Religion et enfin celles du grand-maître Villeneuve*. À l'intérieur de l'église, dans le chœur et sur une voûte, il y a les armoiries du grand-maître Corneillan. On peut en déduire que Corneillan a, soit construit cette église, soit l'a améliorée » et il ajoute, preuve des confusions chronologiques fréquentes chez cet auteur « *et que Villeneuve l'a agrandie plus tard* ».

²⁶ Pierre conservée au musée de Rhodes.



Fig. 15 Ecu de corneillan sur son tembeau (cl.JBV).

contrairement à la bande chargée de corneilles. Le couvercle du tombeau acquis par la France, grâce à la sagacité de Gustave Schlumberger et de Anatole de Barthélemy, est aujourd'hui aussi au musée de l'hôtel des abbés de Cluny, à Paris. La statue de Pierre de Corneillan en gisant est sculptée en demi-bosse, le grand maître étant figuré vêtu d'une coule recouverte du long manteau frappé de la croix à huit pointes, mais encore à queues d'hirondelles, à la place du cœur. La tête couverte d'un bonnet, le grand maître qui arbore une grande barbe, a les mains croisées. Un écu à ses armes est figuré à son côté (fig. 15), les corneilles étant traitées de manière très réaliste. Aucun exemple n'existe d'armes écartelées pour le grand maître Corneillan.

Roger de Pins (1355–1365).

Commandeur de Puysubran, il s'était vu conférer le prieuré de Saint-Gilles le 27 juillet 1354, et ce fut lui qui succéda à Pierre de Corneillan en 1355, jusqu'à sa mort en 1365. On lui doit la transcription des statuts et règlements de l'ordre en latin et dans toutes les langues utilisées dans les prieurés. Il eut à faire face, victorieusement, au surprenant projet d'Innocent VI de transporter en Morée le siège de l'ordre et, dès 1356, à la peste noire qui se répandit sur l'île. C'est lui qui fit édifier le premier hôpital, au nord-ouest de la cathédrale. On y voit encore, sur le mur



Fig. 16 Armes du grand maître de Pins sur la façade de vieille infirmerie (cl.JBV).



Fig. 17 Armes de la Religion et de Pins provenant d'un édifice détruit (cl.JBV).



Fig. 18 Gigliat du grand maître de Pins (cl.JBV).



Fig. 19 Sceau du grand maître Bérenger.



Fig. 20 Gigliat du grand maître Berenger (cl.JBV).

du levant, ses armoiries, parlantes, à trois pommes de pin (fig. 16). Elles devaient figurer aussi sur son tombeau dans la chapelle conventuelle Saint-Jean, brisé par les Janissaires en janvier 1523 et dont on a retrouvé un petit fragment²⁷. Roger de Pins n'usa jamais de l'écartelé, faisant toujours placer ses armes aux côtés de celles de la religion, comme il en existe plusieurs exemples (fig. 17). Les monnaies émises sous son magistère comportaient, derrière sa représentation agenouillée, à l'avvers, une pomme de pin (fig. 18).

Raymond Bérenger (1365–1374).

Il s'était illustré tôt sur mer à la bataille navale de Megara en 1337 et fut plus tard commandeur du Lango (île de Kos). A la veille de son élection, il était grand commandeur et commandeur de Chypre et il participa ainsi à la prise d'Alexandrie avec le roi Pierre 1er de Lusignan. C'est encore en Chypre où il offrait sa médiation entre le roi et les Génois que la mort le surprit et où il fut enterré dans l'église

Saint-Jean-Baptiste de Nicosie. Ses armes sont mal connues. La plupart des auteurs lui ont donné, sur la foi d'armoriaux postérieurs sans crédibilité, de gueules au sautoir alaisé d'or, mais on serait bien en peine de montrer un témoignage contemporain de telles armes. Il est possible que Raymond Bérenger en ait d'ailleurs changé au cours de sa vie. De tels exemples contemporains de changement d'armes de la part d'importants personnages peuvent en effet être allégués. Il faut d'abord remarquer que c'est à Raymond Bérenger, lorsqu'il était en Chypre, que l'on doit la réfection de la sucrerie de Kolossi²⁸, au levant de la forteresse de l'ordre qui fut depuis ruinée et reconstruite en 1453. Pour les besoins du traitement de la canne à sucre, il était nécessaire de disposer de beaucoup d'eau et le commandeur de Chypre fit, à cette fin, reconstruire une longue canalisation s'achevant par un aqueduc d'où le flux descendait vers le bâtiment où étaient traitées les cannes. Cet aqueduc enjambe encore un chemin et l'on y fit apposer en cet endroit sur l'arc supérieur, lorsque Bérenger fut élu grand maître, un trio avec trois écus. Deux avec la croix de la Religion, un chargé d'un griffon. La juxtaposition, à cette époque, d'écus à la croix et des armoiries personnelles du maître de l'ordre a précédé l'usage, postérieur, de l'écartèlement.

²⁷ Anne-Marie KASDAGLI : « NEA ΣΤΟΙΧΕΙΑ ΓΙΑ ΤΟΥΣ ΤΑΦΟΥΣ ΤΩΝ ΜΕΓΑΛΩΝ ΜΑΓΙΣΤΡΩΝ ΤΟΥ ΤΑΓΜΑΤΟΣ ΤΩΝ ΙΩΑΝΝΙΤΩΝ ΙΠΠΙΟΤΩΝ ΣΤΗ ΡΟΔΟ », *Annales archéologiques d'Athènes*, t. 35–38, 2005, p. 254, fig. 3. En revanche, comme je l'avais noté (« Les tombeaux », cité note 14, p. 41 et fig. 5), le fragment d'écu avec des pommes de pin qui se trouvait, d'après le dessin de Rottiers, près de la tombe de Carretto, ne peut avoir appartenu au monument du grand maître Roger de Pins dans la mesure où il porte un chef de la Religion, utilisé par les commandeurs après 1470.

²⁸ Jean-Bernard de VAIVRE : « La forteresse de Kolossi en Chypre », dans *Fondation Eugène Piot, Monuments et Mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, t. 79, [2001], p. 73–155.

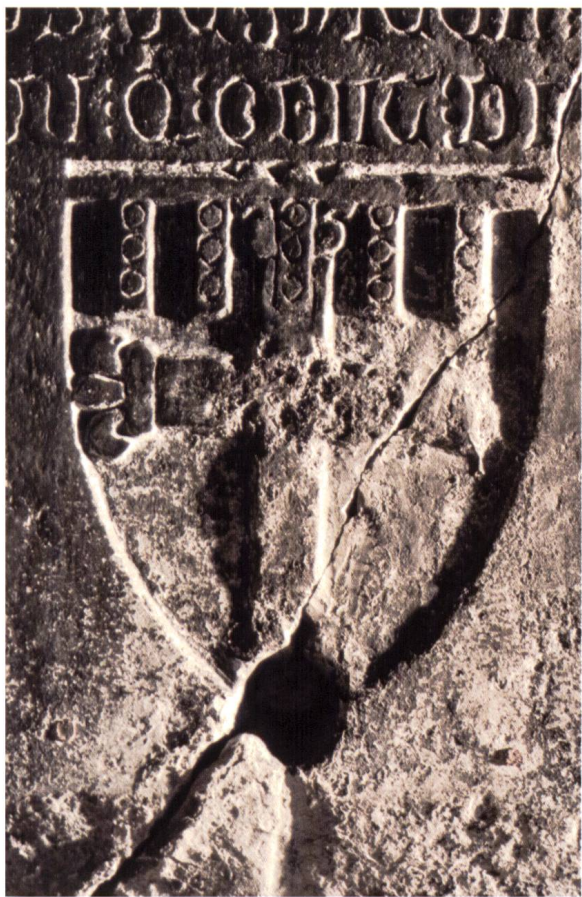


Fig. 21 Armes du grand maître Juilly sur son sarcophage (cl.JBV).

Or, on ne connaît aucun grand maître qui ait porté des armes au griffon. Cette observation n'aurait sans doute été déterminante si je n'avais retrouvé, dans les archives de l'ordre, un sceau de Raymond Bérenger avec un griffon (fig. 19). Ce griffon porte cependant aussi un écu, de petites dimensions, à la bande. Ces armes à la bande, dont il n'a pas été possible jusqu'à présent de déterminer les émaux, fut ensuite porté par Raymond Bérenger quand il devint grand maître. Pour s'en convaincre, il n'est que besoin d'examiner les monnaies qui furent frappées de son temps. Son prédécesseur s'y était fait représenter accosté d'une pomme de pin, meuble de ses armes personnelles. Raymond Bérenger fit figurer à côté de lui son écu à la bande (fig. 20). C'est cet écu qu'une équipe d'archéologues vit et photographia au début du XX^e siècle, sur une pierre aujourd'hui disparue, au château de Lindos qu'il fit renforcer²⁹. Il n'est pas exclu que Raymond Bérenger ait aussi été le premier à écarteler les armes de la religion et les

siennes propres. Une pierre comportant un tel écu et un second avec le mouton de Pierre Flote a subsisté, photographiée³⁰ lors de mon second séjour³¹ à Rhodes en 1982. L'ornementation de cette pierre laisse toutefois penser qu'elle ne remonte pas au XIV^e siècle mais, en raison du style de son décor, fut sculptée beaucoup plus tard, probablement au temps du maître Emery d'Amboise, ce qui se comprendrait d'autant mieux que c'est durant le magistère de ce dernier que l'on reconstruisit nombre de monuments antérieurs, endommagés par le siège de 1480 et les tremblements de terre de 1481, en n'oubliant pas de rappeler systématiquement le souvenir des anciens bâtisseurs des édifices alors reconstruits. On mentionnera cependant enfin, que Frédéric Chandon de Briailles avait acquis il y a longtemps sur l'île un objet³², pris alors pour une verve de faucon, avec un tel écu. Cela étant, si elle fut un jour utilisée, cette pratique d'écarteler ne fut pas systématiquement suivie au XIV^e siècle, comme le prouve l'examen des armes de ses successeurs.

Robert de Juilly (1374–1377).

Il a longtemps été appelé, erronément, Juillac par mauvaise traduction des textes latins parlant de lui³³. Il n'était pas, comme ses prédécesseurs, originaire du sud de la France mais, grand prieur de France lors de son élection, appartenant à un rameau d'une branche secondaire des sires de Juilly³⁴, issus des Montmorency³⁵. Ses armes (fig. 21) furent gravées sur la face antérieure de son sarcophage de marbre, qui a subsisté pour avoir servi de fontaine aux Ottomans (fig. 22). Elles étaient à la croix fleuronnée, au lambel de cinq pendants chargés chacun de trois besants. Ces mêmes armes se voient sur un de ses sceaux³⁶. Robert de Juilly avait également

³⁰ Elle est reproduite fig. 38, p. 120 de l'étude sur *Kolossi*, citée note 28.

³¹ Le premier déplacement remonte à 1970.

³² Sans localisation à ce jour. Reproduit dans l'étude sur *Kolossi*, citée note 28.

³³ Adrien de LONGPÉRIER : *Meaux*, dans *l'Histoire des villes de France* de Guilbert, t. III, p. 74 et, du même, compte-rendu dans la *Revue numismatique*, 1859, p. 217. Ces deux études réimprimées dans les *Œuvres* de Longpérier, publiées par G. SCHLUMBERGER, t. IV, p. 207 ; t. V, p. 93.

³⁴ DELAVILLE LE ROULX : *Les Hospitaliers à Rhodes*, cité note 1, a bien adopté, p. 178–198, la forme Juilly.

³⁵ G. ESTOURNET : *Les Montmorency-Saint-Denis, Lignages des Foucaud, seigneurs de Saint-Leu et de Juilly*, Pontoise, 1925, p. 100–107.

³⁶ Elles figurent ainsi sur un exemplaire de son sceau de 1372. DOUET d'ARCQ : *Collection de sceaux*, 1868, t. III, n° 9898.

²⁹ Peter PENTZ : *Results of the Carlsberg Foundation excavations in Rhodes 1902–1914. Lindos IV, 2. Excavations and surveys in Southern Rhodes*, Copenhagen, 1992, p. 208, fig. 50.

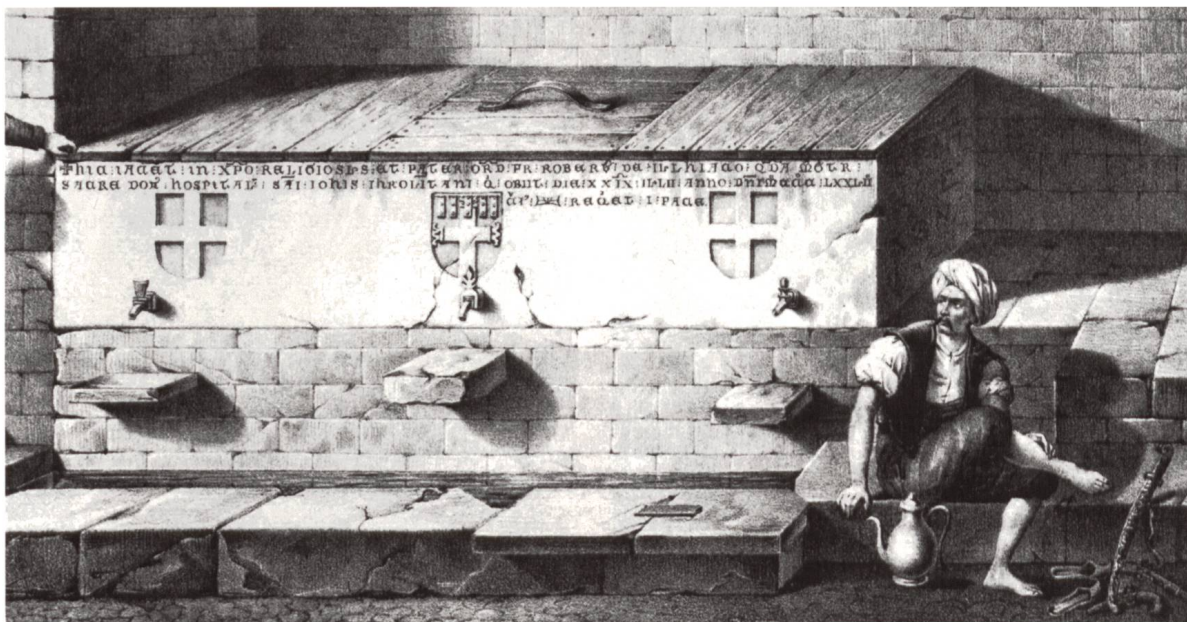


Fig. 22 Sarcophage du grand maître Juilly vu à Rhodes par Rottiers (cl.JBV).

choisi de faire figurer sur les gigliats frappés à Rhodes sous son magistère ses armes derrière la représentation où il est figuré agenouillé (fig. 23). Les émaux des armes de sa famille sont données par des manuscrits anciens³⁷ : *d'argent à la croix fleurdelisée de gueules*³⁸.

Juan Fernandez de Heredia (1377–1396).

Heredia fut une des personnalités les plus marquantes de tout le XIV^e siècle. Né en Aragon au tout début de ce siècle, conseiller du roi Pierre le Cérémonieux, combattant à ses côtés, puis présent à la bataille de Crécy dans le camp français, étant châtelain d'Emposte depuis 1347, il fut nommé capitaine du Comtat venaisin par le pape Innocent VI en 1356. Bien qu'ayant été marié et veuf deux fois, père de plusieurs enfants, il entra dans l'ordre en 1328 et accumula les charges, commandeur d'Alfambra, puis de Villed, de Saragosse, lieutenant du grand maître en Occident, prieur de Saint-Gilles, de Castille et Léon. Familier des papes, il participa, en route pour Rhodes après sa nomination à la tête de l'ordre, à la prise de Patras mais fut capturé un peu plus tard par les Turcs, emmené en Albanie d'où il ne fut libéré qu'en 1379 contre rançon. Il quitta Rhodes en 1382 pour Avignon et ne revint pas sur l'île. Bâisseur et organisateur,



Fig. 23 Gigliat du grand maître Juilly (cl.JBV).

Heredia fut aussi un lettré, faisant compiler une histoire des empereurs de Byzance, un livre des faits de la Principauté de Morée et une grande chronique d'Espagne pour sa bibliothèque qui contenait les œuvres d'anciens auteurs grecs et latins. Heredia mourut en Avignon au mois de mars 1396 et sa dépouille fut transportée à Caspe³⁹, où il avait de son vivant fait préparer un mausolée dans la chapelle du Christ de l'église

³⁷ BnF, ms. fr. 2777, fol. 5 v° ; 24 920, fol. 40 et *Armorial d'Urfé*, ms. fr. 32753, fol. 8.

³⁸ Sur cette question, Max PRINET : « Le tombeau de Robert de Juilly », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1926, p. 159–165.

³⁹ Juan Fernandez de Heredia fit l'acquisition de Caspe le 20 décembre 1392, devant le notaire Eximenio de Alboruela, Cf. Mosen Mariano VALIMANA, *Anales de Caspe*, Caspe, 1978.



Fig. 24 Gisant du grand maître Heredia à Caspe (cl. Mas).

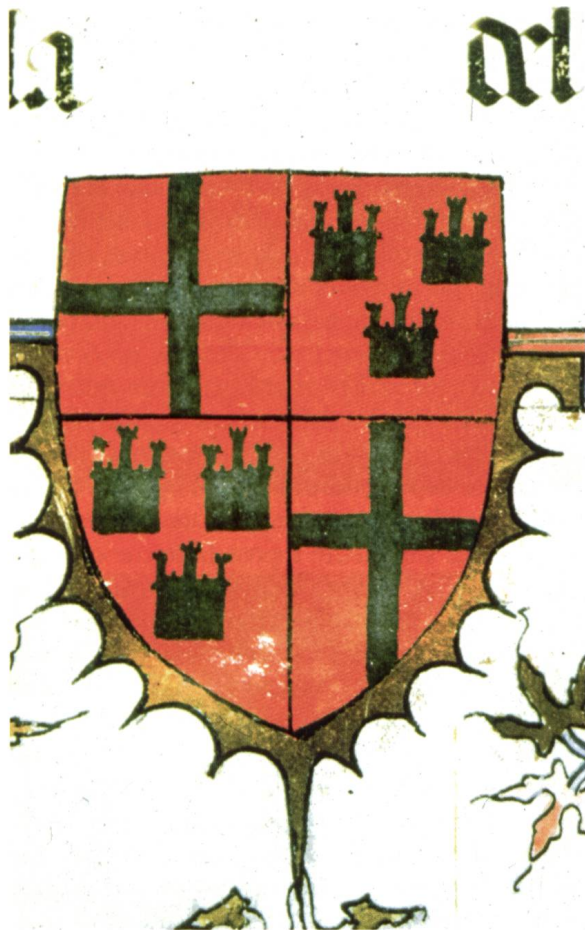


Fig. 26 Armes du grand maître Heredia sur un manuscrit conservé à Madrid (cl.JBV).

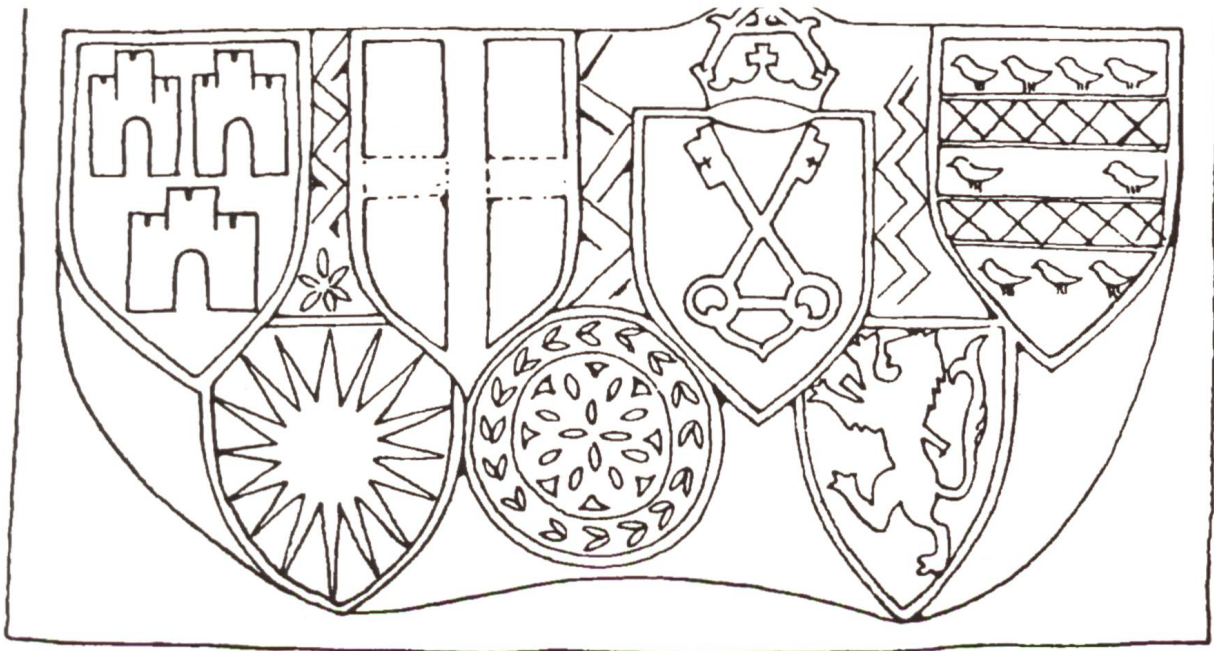


Fig. 25 Pierre sculptée autrefois sur le château de Smyrne et portant les armes du grand maître Heredia (cl.JBV).

Santa Maria del Pilar⁴⁰. Cet insigne monument a malheureusement été totalement détruit durant la guerre civile espagnole. Les clichés⁴¹ pris en 1908 et 1917 ont conservé le souvenir de ses dispositions.

Sur ce tombeau apparaît, de manière indiscutable, le recours à l'écartelé qu'un grand maître des Hospitaliers adopta lui-même pour la représentation de ses armoiries. Encore qu'une hésitation y est nettement décelable. Si l'on se reporte par exemple aux représentations héraldiques sculptées sur le côté gauche du socle⁴², on relève que l'écu le plus proche du mur est un écartelé où la croix de la Religion figure aux quartiers 2 et 3, alors que les deux autres écus la placent aux quartiers d'honneur, celles personnelles de Fernandez de Heredia étant alors figurées là où, par la suite, la coutume se fixera de les présenter. Sur la table supérieure repose la statue couchée d'Heredia, en gisant, en costume conventuel, une coule et un manteau ouvert, arborant sur la poitrine, à la place du cœur⁴³, la croix à huit pointes en queues d'hirondelle, l'épée du côté gauche. Le grand maître a les mains jointes dans l'attitude de la prière, la tête reposant sur un coussin où sont figurées (fig. 24) ses armes écartelées, la croix de la Religion aux 2 et 3. Deux anges, dont la partie supérieure du corps a été bûchée étendaient leurs bras au-dessus du corps, dont les pieds reposaient, aux dires de Joseph Delaville Le Roulx, sur deux écus à ses armes.

Quelles étaient réellement d'ailleurs les armes de Juan Fernandez de Heredia ? Toute interprétation du nombre des meubles sur son écu n'aurait aucune signification⁴⁴. On sait en effet, et cette constatation est particulièrement fondée pour la période médiévale, que les

artistes ayant à sculpter, peindre ou graver des écus comportant plusieurs meubles ont souvent limité le nombre de ceux-ci aux dimensions de leur support, à la difficulté de sculpter une pierre ou aux exigences de lisibilité de l'œuvre qui leur était assignée. Le cas des armes de Heredia en constitue un excellent exemple.

Plusieurs représentations des armes de Juan Fernandez de Heredia avec trois châteaux sont attestées :

- L'une figurait au château Saint-Pierre de Smyrne (fig. 25), sur un bloc sculpté, avec les armes de la Papauté, celles de Domenico d'Allemagna, des Baux, et un lion difficile à attribuer⁴⁵,
- Une autre, qui avait été intégrée dans un des éléments de la forteresse du Lango (aujourd'hui l'île de Kos), subsiste mais déplacée⁴⁶. C'était un trio avec, à gauche pour l'observateur, un écu à trois châteaux, au centre, les armes de la Religion et enfin les armes de Hesso de Schegelholtz, commandeur du Lango depuis février 1386,
- Peintes sur un manuscrit d'Eutrope, *Breviarium ab urbe condita*⁴⁷,
- Sur plusieurs autres manuscrits conservés à Madrid, on retrouve la même composition de l'écartelé de la Religion et des armes Heredia, de gueules aux trois châteaux d'or (fig. 26).

Il y avait en revanche sur l'une des portes de la ville haute donnant accès à l'enceinte où vivaient les chevaliers une pierre qui portait les armes de Juan Fernandez de Heredia, celles de la Religion et enfin celles de Bertrand Flote, grand commandeur, donc édifiée avant mars 1382, date de la mort de Flote. Cette pierre a été transportée dans la grande salle de l'hôpital neuf (fig. 27). L'écu Heredia porte cinq châteaux, en sautoir.

Il existe ou a existé d'autres exemples de ces écus aux cinq châteaux. C'est ainsi que Peiresc avait relevé, sur les murs de la vice-gérance d'Avignon un écu écartelé de la Religion et à cinq châteaux⁴⁸.

⁴⁰ A. RUBIO I LLUCH : « La Grecia catalana desde la mort de Frederic III », *Anuari Institut d'Estudis Catalans*, 1915–1920, vol. VI, p. 187.

⁴¹ Jean-Bernard de VAIVRE : *Les tombeaux*, cité note 14, p. 57 à 63, a donné les photographies de ce tombeau. DELAVILLE LE ROULX : *Les Hospitaliers à Rhodes*, cité note 1, avait décrit, p. 237–239, le tombeau mais d'après les éléments qui lui avaient été envoyés ; avant lui, Alfred MOREL-FATIO : *Libro de los fechos et conquistas de la principado de la Morea...Chronique de Morée aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1885, signalait, p. xiii, en note, que le tombeau avait déjà subi des modifications.

⁴² La reproduction de cet ancien cliché est donnée dans Jean-Bernard de VAIVRE : *Les tombeaux*, cité note 14, fig. 19.

⁴³ Cette disposition permet d'exclure totalement que le cliché ait, comme cela se produit souvent avec les plaques de verre des anciennes photographies, été inversé.

⁴⁴ P. et R. MERCERON, H. ALIQUOT : « Constans héraldiques sur les armes de Juan Fernandez de Heredia et de sa famille », *Cuadernos de Estudios caspolinos*, Caspe, 1984, p. 233–252.

⁴⁵ F. W. HASLUCK : « Heraldry of the Rhodian knights, formerly in Smyrna castle », *The annual of the British School at Athens*, t. XVII, p. 147.

⁴⁶ Cette pierre barlongue, plusieurs fois déplacée, aurait été insérée dans la porte sud-est de l'ancienne enceinte médiévale de la ville, terriblement éprouvée par des tremblements de terre et a été provisoirement exposée rue Hippocrate.

⁴⁷ Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 8324, traduction abrégée de l'Histoire romaine d'Eutrope (liv. I–X),

⁴⁸ Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, ms. Peiresc 1862.



Fig. 27 Armes du grand maître Heredia et du grand commandeur de Flote provenant l'une des portes du Collachium (cl.JBV).



Fig. 28 Ecus aux armes du grand maître Heredia sur la tour nord de Rhodes (cl.JBV).

Enfin, il est fréquent de trouver également des représentations, contemporaines, des armes du grand maître Heredia comportant sept châteaux. Elles figurent ainsi sculptées sur la face nord de la tour carrée qui porte son nom, au nord est des remparts de la ville de Rhodes (fig. 28). D'autres monuments, aujourd'hui détruits, étaient dotés de tels blocs de marbre blanc portant ses armes ainsi arborées, aujourd'hui conservées dans la grande salle des malades du nouvel hôpital de Rhodes. Au même endroit, on peut voir une autre pierre, sculptée sur un support plus sombre, provenant vraisemblablement de l'une des portes du collachium et présentant sept châteaux (fig. 29), disposées un peu différemment que sur un autre bloc⁴⁹, où les armes Clavelli et Allemaña sont, comme il se doit, représentées d'une taille inférieure à celles de l'écu du grand maître (fig. 30).

⁴⁹ Cette pierre est actuellement présentée dans l'auberge de France, à la droite de l'entrée.

On notera que, près d'un siècle plus tard, l'un des membres de la famille de ce grand maître, fr. Pere Fernandez de Heredia, qui fut châtelain d'Am poste du 18 mai 1479 au 18 juillet 1493, date de sa mort, portait également, comme le prouve sa pierre tombale⁵⁰, sept châteaux (fig. 31).

Si l'un des sceaux personnels du grand maître Heredia ne montrait que deux petits écus avec trois châteaux, c'est vraisemblablement en raison de la dimension restreinte à la disposition de l'artiste qui tailla la matrice. Sur les monnaies, Heredia fit placer l'un des châteaux de ses armes, comme on le voit sur les gigliats émis sous son magistère (fig. 32).

Philibert de Naillac (1396–1421).

Grand prieur d'Aquitaine, dès son élection à la tête de l'ordre, il s'engagea, avant même

⁵⁰ Dans la grande salle des malades du nouvel hôpital.



Fig. 29 Armes du grand maître Heredia et de la Religion provenant d'un édifice détruit (cl.JBV).



Fig. 30 Armes Clavelli, Allemagna et du grand maître Heredia (cl.JBV).



Fig. 32 Gigliat du grand maître Heredia (cl.JBV).

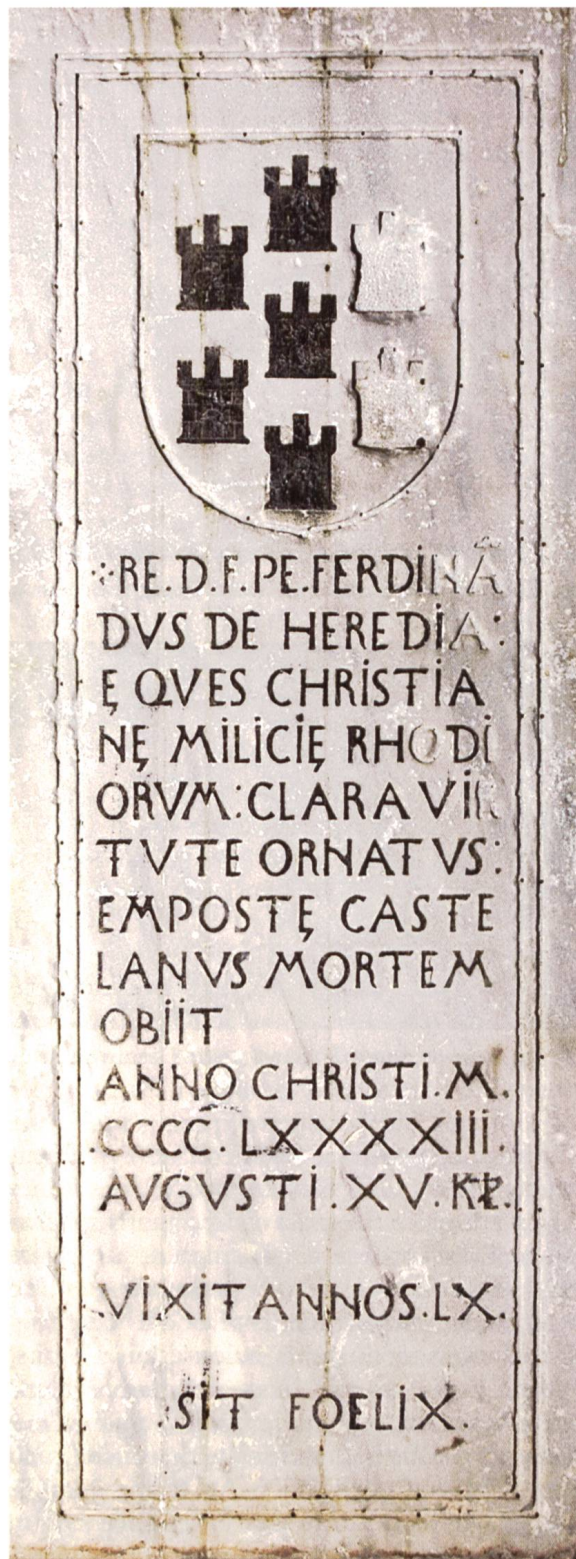


Fig. 31 Dalle tumulaire de Pere Fernandez de Heredia (cl.JBV).

de rejoindre Rhodes, dans une campagne que menait le roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg et Jean comte de Nevers et futur duc de Bourgogne contre Bayazid 1^{er} Yildirim et qui aboutit au désastre de Nicopolis et à la

capture de nombreux chevaliers, mais Philibert de Naillac parvenu à s'échapper sur le Danube, parvint à rejoindre l'île. C'est à cette époque que Théodore Paléologue, despote de Mistra et frère de l'Empereur de Constantinople,

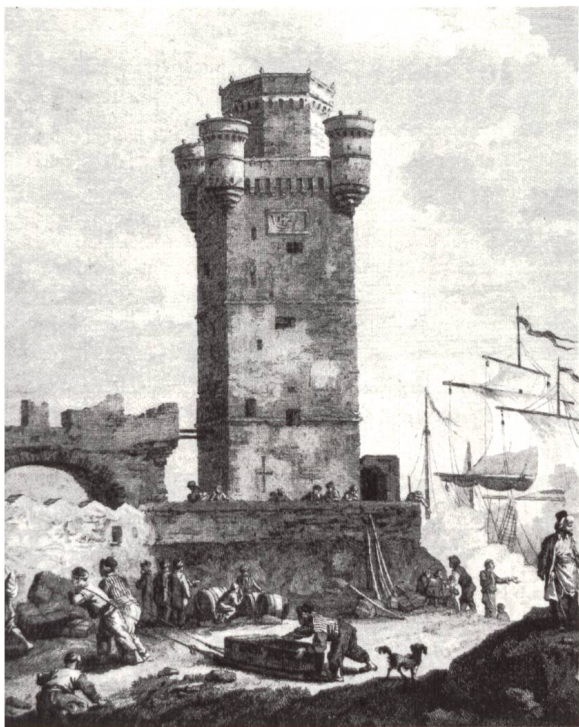


Fig. 33 Tour de Naillac d'après Choiseul-Gouffier (cl.JBV).

espérant ainsi arrêter l'avance des Turcs, vendit ses possessions du Péloponèse à l'ordre, lequel les lui rétrocéda après que ces ennemis aient lâché prise, attaqués alors par Tamerlan dont les troupes s'emparèrent en 1402 de Smyrne. Pour conserver une tête de pont de l'autre côté des détroits, Naillac fit édifier en face du Lango, sur le site de l'antique Halicarnasse, une forteresse, le château Saint-Pierre, qui fut confié à Hesso Schlegelhotz. L'ordre n'eut de cesse de poursuivre, jusqu'à la fin de 1522, le renforcement des dispositifs défensifs de cette place forte qui permettait de contrôler tous les mouvements dans cette partie de la mer Egée. Ayant avec succès mis un terme aux hostilités entre le roi de Chypre et les Génois, il participa à des campagnes navales contre les côtes de Libye, d'Égypte, et de Syrie, avec réoccupation du Saint-Sépulcre. Un traité fut conclu qui accordait au grand maître l'établissement de consuls à Jérusalem, Ramallah et Damiette et libre disposition de l'hôpital de Jérusalem, avec entière et gratuite circulation des membres de l'ordre dans les états du Soudan⁵¹. Venu en Ponant, Naillac assumait la garde du concile de Pise en 1409, comme plus tard de celui de Constance en 1417. Durant tout son magistère, qui prit fin à sa mort en juin 1421, il renforça

⁵¹ DELAVILLE LE ROULX : *Les Hospitaliers à Rhodes*, cité note 1, p. 291.

les fortifications de la ville de Rhodes et fit notamment construire, pour contrôler le port, la haute tour flanquée de quatre échauguettes (fig. 33), à qui fut donné son nom⁵².

Là encore, tous les auteurs ayant abordé le sujet n'ont pas vu que Philibert de Naillac avait, durant son magistère, modifié ses armoiries. Les usages héraldiques veulent que, contrairement aux laïcs, les clercs ne brisent point les armes de leur famille comme le doivent en principe tous les cadets, seul le chef de maison pouvant les porter pleines. Les membres de l'ordre, étant astreints à des vœux, suivaient donc, en dépit de la particularité de leur statut, la coutume en ce domaine. Il eût donc été logique que Philibert de Naillac, fils de Perrichon et frère cadet de Guillaume II de Naillac⁵³, ait porté *d'azur à deux léopards d'or*. Or, plusieurs éléments permettent d'affirmer que, dans un premier temps, le grand maître brisa ses armes d'un lambel de trois pendents. C'est ainsi qu'elles figuraient, au témoignage de Belabre, sur la peinture murale d'une petite chapelle, dépendant de l'auberge d'Angleterre, dans l'une des tours située au nord de la porte de la marine, là où l'enceinte extérieure fait jonction à la muraille du *Collachium*. On y avait peint, sur la paroi où était figuré saint Georges, un écu écartelé de la Religion et Naillac, au lambel de trois pendents⁵⁴, les couleurs ayant été re-appliquées sans tenir compte des véritables émaux des armes Naillac. Si l'on peut rétorquer que ce n'est point le grand maître qui avait commandé le décor de cet oratoire et que l'argument est de peu de peu de valeur, il n'en est cependant pas de même des monnaies que Philibert de Naillac fit frapper sous son magistère. Les *gigliati* le représentent, comme le voulait alors la tradition, agenouillé en manteau de chœur devant une croix à double traverse. Ses prédécesseurs avaient fait de même et plusieurs avaient fait figurer derrière eux soit un petit écu avec leurs armes (ce fut le cas de Raymond Bérenger), soit un des meubles de leurs armoiries (une pomme de pin pour Raymond de Pins,

⁵² Cette tour, très éprouvée lors du terrible tremblement de terre de 1851, fut finalement rasée par l'administration ottomane, ce que déplorait Vogüé.

⁵³ DELAVILLE LE ROULX : *Les Hospitaliers à Rhodes*, cité note 1, p. 267–269 s'est livré, sur la base des textes, à une mise au point précise des relations de parenté des divers membres de la famille.

⁵⁴ Jean-Bernard de VAIVRE : « Peintures murales disparues ou en péril d'anciennes chapelles de l'ordre des Hospitaliers », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* [abrégiés ensuite CRAI], 2006, p. 1037–1063.

un château pour Heredia). Naillac fit figurer un écu aux deux léopards au lambel de trois pendants (fig. 34). En outre, sur l'un des cartouches de marbre blanc sur la partie supérieure d'une tour carrée faisant saillie sur le môle de Naillac, se voient encore quatre écus, sculptés sur deux pierres différentes. A droite pour l'observateur, sur une pierre de liais sombre, un écu aux armes Orsini placé à sénestre de celui de la Religion. Le relief en est beaucoup plus net que celui des deux autres écus qui sont (toujours pour l'observateur) à gauche sur un marbre blanc aujourd'hui très corrodé. La disposition en est la même : l'écu d'un grand maître aux côtés de celui de la Religion. Or les armes Naillac sont bien aux deux léopards, au lambel de trois pendants (fig. 35). Hedenborg affirme d'autre part avoir vu, par terre « à la poissonnerie », c'est-



Fig. 34 Gigliat du grand maître Naillac (cl.JBV).



Fig. 35 Armes du grand maître Naillac, au lambe, au môle Naillac (cl.JBV).



Fig. 36 Armes du grand maître Naillac provenant de la tour ayant porté son nom (cl.JBV).



Fig. 37 Armes du grand maître Naillac provenant d'un édifice détruit (cl.JBV).

à-dire sous la voûte du bailliage du commerce qui était de son temps transformée en halle aux poissons, une pierre où se voyait un écu aux deux léopards, au lambel à trois pendants⁵⁵. Il est donc manifeste que ce dispositif fut élevé ou renforcé du temps de Naillac puis restauré par Orsini qui tint ainsi à associer le souvenir des deux grands maîtres qui, à de nombreuses années de distance, s'attachèrent à donner force à cette partie de la courtine.

Plus tard cependant, Naillac abandonna le lambel et c'est ainsi que sur chacune des faces supérieures de la grande tour qu'il fit édifier sur le port, il fit sculpter, aux côtés de celui de l'ordre, ses armes sans lambel. Des relevés effectués par des voyageurs aux XVIII^e et XIX^e siècles avant l'écroulement de ce très haut édifice l'attestent, comme le montrent encore les beaux fragments de ces sculptures héraldiques conservées dans la grande salle du nouvel

⁵⁵ Manuscrit d'Hedenborg, pl. XII de son atlas.



Fig. 38 Armes du grand maître Fluvià sur les remparts (cl.JBV).



Fig. 39 Armes du grand maître Fluvià sur la tour de la porte Saint-Jean (cl.JBV).

hôpital de Rhodes (fig. 36). Sur des bâtiments aujourd'hui détruits figuraient aussi les armes Naillac aux 2 et 3 d'un écartelé où la Religion était aux quartiers d'honneur, comme on peut le voir sur plusieurs blocs, désolidarisés de leurs anciens supports (fig. 37). Aucun témoignage contemporain ne donne sur l'île les émaux des armes de Philibert de Naillac, connues grâce à de nombreux armoriaux médiévaux, et qui étaient d'azur à deux léopards d'argent, comme on le voit sur le rôle Bigot⁵⁶ ou l'armorial de Gelre⁵⁷.

Antoine Fluvià (1421–1437).

Ce Catalan, ancien bailli de Chypre, avait été longtemps lieutenant du grand maître, lorsque Naillac était en Ponant. Les menaces vinrent très vite des Mameluks d'Égypte qui attaquèrent Chypre, et y firent prisonnier, à la bataille de Chirokitia, le gros roi Janus de Lusignan contre qui fut ensuite réclamée une énorme rançon, à laquelle l'ordre participa pour la plus grande part, bien que son importante commanderie de Kolossi⁵⁸ ait aussi été sacagée par ces envahisseurs⁵⁹. Les finances des Hospitaliers en souffrirent énormément. Fluvià réorganisa donc le Commun trésor, augmenta les fortifications et mourut le 26 octobre 1437

dans un total dépouillement, ayant vendu tous ses biens au profit de l'ordre⁶⁰.

Ses armes, (*d'or à la fasce (de gueules)*), se retrouvent sur nombre de dispositifs défensifs de la ville (fig. 38). C'est ainsi qu'en sortant de la ville, au sud, par la porte de Koskinon, on peut encore voir, sur la face méridionale de la tour centrale de plan carré⁶¹, un caisson en T renversé comportant un buste de Saint-Jean-Baptiste et les écus de la Religion et de Fluvià (fig. 39).

Jean de Lastic (1437–1454).

Grand prieur d'Auvergne lors de son élection, Jean de Lastic multiplia les initiatives en faveur de la flotte de l'ordre, tant galères et vaisseaux que bâtiments de commerce, aisément armables en guerre⁶². Il poursuivit l'œuvre de ses prédécesseurs en renforçant les défenses de la ville, entreprise qui n'empêcha pas un siège de Rhodes par les Mameluks, débarqués sur la côte ouest à l'été 1444 et qui furent contraints de lever le camp le 13 septembre. Lastic lança la construction d'un nouvel hôpital, achevé sous sa forme actuelle beaucoup plus tard. Très frappé par la chute de Constantinople en mai 1453, il ordonna la reconstruction de la commanderie de Kolossi⁶³ en Chypre, comme de bien d'autres places.

⁵⁶ Paul ADAM-EVEN : « Un armorial français du milieu du XIII^e siècle, le rôle d'armes Bigot », *Archives héraldiques suisses*, I–IV, 1949, n° 292.

⁵⁷ Paul ADAM-EVEN : « L'armorial universel du héraut Gelre (1370–1395) », *Archives héraldiques suisses*, 1971, n° 486.

⁵⁸ Jean-Bernard de VAIVRE : *La forteresse de Kolossi en Chypre*, cité note 28, p. 76 et 119.

⁵⁹ Il va sans dire que la commanderie de Chirokitia, qui venait de l'ordre du Temple, fut pratiquement complètement anéantie lors de la bataille précitée. Jean-Bernard de VAIVRE & Philippe PLAGNIEUX : *L'art gothique en Chypre*, Paris, 2006.

⁶⁰ Jean-Christian POUTIERS : *Rhodes et ses chevaliers*, cité note 6, p. 52.

⁶¹ Albert GABRIEL : *La cité de Rhodes*, t. I, 1921, cité note 4, p. 49–50.

⁶² Jean-Christian POUTIERS : *Rhodes et ses chevaliers*, cité note 6, p. 52.

⁶³ Ses armes sont sculptées dans le caisson cruciforme de la façade orientale du donjon.



Fig. 40 Armes du grand maître Lastic à la poterne ouest du palais (cl.JBV).

La famille de Lastic portait comme armes *de gueules à la fasce d'argent*⁶⁴. La plupart des caissons comportant les armoiries que l'on avait coutume de placer sur les édifices administratifs de l'ordre ou sur les remparts dont les grands maîtres ordonnaient la construction ou le perfectionnement, se posa donc la question de différencier les œuvres de Fluvià, qui portait également une fasce, et celles de Lastic. Pour un certain nombre en tout cas, on eut donc recours à des pierres rougeâtres pour constituer le champ de l'écu dans lequel on enchâssa un élément barlong de marbre blanc pour figurer une fasce d'argent. Du même coup, on utilisa le même procédé pour les armes de la Religion, mais cette disposition voyante déplut, après la chute de Rhodes, aux Ottomans musulmans qui en ont, plus qu'à l'égard des sculptures antérieures, souvent ôté ou bûché les traverses. L'écu de gueules à la fasce d'argent de Lastic se voit encore en quelques points des remparts à l'ouest du palais, comme aussi, par exemple, sur la porte Saint-Antoine et sur la poterne, située au niveau du chemin de ronde, à la jonction de l'enceinte du Château avec l'ancien rempart. Une baie en plein cintre, défendue par deux tours semi-circulaires, au crénelage aujourd'hui moderne, était, d'après les feuillures encore bien visibles, protégée par un pont-levis. Au-dessus, sont toujours en place les écus aux armes de l'ordre et de Lastic (fig. 40).

C'est sous le magistère de Lastic, et non, comme on le dit, sous celui de Fluvià que fut achevée la partie occidentale de l'auberge

⁶⁴ On les trouve dans de nombreux armoriaux de l'époque médiévale, notamment celui du héraut Berry, VALLET de VIRIVILLE : *Armorial de France ... composé vers 1450 par Gilles Le Bouvier, dit Berry*, Paris, 1866, p. 84, n° 284 « *Le sire de Lestic, de gueules à la fasce d'argent* ».



Fig. 41 Armes du grand maître Lastic sur la façade du corps occidental de l'auberge d'Espagne (cl.JBV).

d'Espagne, comme le montre un écu sur la façade nord de cet édifice, car l'écartelé en était polychrome, ce dont il reste des traces encore visibles (fig. 41).

Jacques de Milly (1454–1461).

Lui aussi grand prieur d'Auvergne lors de son élection, il eut à faire immédiatement face à une nouvelle tentative contre Rhodes de Mohamed II dont les troupes ravagèrent le Dodécannèse à l'été 1454 puis débarquèrent sur l'île à deux reprises, incendiant la campagne, massacrant le bétail, enlevant des paysans. Toujours présent en Chypre, l'ordre de Saint-Jean ne resta pas à l'écart des querelles dynastiques et, les Egyptiens ayant conclu alliance avec Venise, Jacques de Milly prit le parti de Charlotte de Lusignan contre Jacques le bâtard, soutenu par la Sérénissime, ce qui entraîna d'abord des attaques destructrices de Venise contre les domaines de l'ordre en Chypre puis un siège de Rhodes même par une flotte vénitienne. Jacques de Milly s'était attaché à restructurer l'arsenal et avait continué à renforcer la marine rhodienne qui remporta sur les Turcs des batailles navales, comme celle que fit illustrer sur son livre d'heures⁶⁵ Pierre de Bosredon⁶⁶. Milly mourut à Rhodes le 17 août 1461 et fut inhumé dans la chapelle conventuelle Saint-Jean, dans un tombeau⁶⁷ dont le gisant, acquis par la France, là encore grâce à Gustave Schlumberger, est conservé à Paris (fig. 42).

⁶⁵ New York, Morgan library, ms Glazier 55, fol. 140. Les armes de Jacques de Milly y sont représentées sur la galère de l'ordre.

⁶⁶ Jean-Bernard de VAIVRE : *Pierre de Bosredon, commandeur irascible et bibliophile* (à paraître).

⁶⁷ Jean-Bernard de VAIVRE : *Les tombeaux*, cité note 14, p. 63 et 65, fig 20–21.



Fig. 42 Gisant du grand maître Milly (cl.JBV).

L'armorial Guichenon⁶⁸ dit que « *les sieurs de Milly portent d'argent a ung chef de gueules endenté de deux dents et deux demies* ». Ce sont les armes que portait le grand maître et qui furent sculptées en plusieurs points des murailles de

la ville (fig. 43) qu'il avait fait renforcer, parfois en recourant, sur un écu de marbre blanc, à une inclusion d'une pierre de couleur rougeâtre, comme on le constate encore sur un édifice administratif de la ville de Rhodes, non loin de Sainte-Marie du Bourg (fig. 44).

Pere Ramon Zacosta (1461–1467).

L'élection de ce Castillan à la tête de l'ordre traduit bien l'importance qu'avaient pris les chevaliers de la péninsule ibérique dans l'ordre. Cela étant, ces derniers n'oubliaient pas leurs particularismes et l'aboutissement de leur action fut la division dès 1462 de l'ancienne Langue d'Espagne en une Langue pour la Castille et une autre pour l'Aragon, cette dernière gardant le bailliage conventuel du *drapier* et celle de Castille se voyant attribuer celui, nouveau, du *chancelier*. Les troupes de Mohamed II ayant continué leurs attaques et pris l'île de

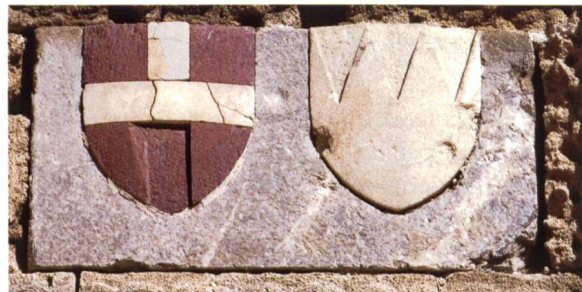


Fig. 43 Armes du grand maître Milly sur les murailles au sud de la ville (cl.JBV).



Fig. 44 Armes du grand maître Milly sur une maison proche de Sainte-Marie du Bourg (cl.JBV).



Fig. 45 Urne funéraire du grand maître Zacosta (cl.JBV).

⁶⁸ Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 4802, fol. 44.

Lesbos, Zacosta ne manqua pas de poursuivre les fortifications de Rhodes, édifiant, grâce aux importants subsides donnés par le duc de Bourgogne Philippe le Bon, le fort Saint-Nicolas. Il fut contraint, pour ces travaux immenses, d'augmenter le taux des *responsions*⁶⁹, ce qui ne manqua d'entraîner des récriminations des prieurs et commandeurs et c'est pour cette raison qu'il convoqua un chapitre général, mais à Rome dans la mesure où il souhaitait obtenir l'aval du pape à ces initiatives, en février 1467, au cours duquel il rendit l'âme. Il fut inhumé en la basilique Saint-Pierre de Rome, sous un gisant, une partie de son corps étant cependant ramené à Rhodes et placé dans un petit sarcophage de marbre⁷⁰ (fig. 45).

Plusieurs culots de la grande salle du fort Saint-Nicolas comportent encore les armes de Pere Ramon Zacosta (fig. 46) qui furent également apposées sur la poterne de la porte de Koskinou (fig. 47). On relèvera que le dessin de cet écu (*d'or à deux fasces vivrées (de gueules) à la bordure (de sable) chargée de huit besants (d'argent)*) n'est cependant pas tout à fait semblable à celui, en targe, en grande partie effacé d'ailleurs aujourd'hui par les pas des fidèles, figuré sur la tombe⁷¹ en demi-relief, initialement placée près de la chapelle Saint-Grégoire puis plus tard transférée dans les grottes vaticanes (fig. 48).

Gian-Battista Orsini (1467–1476).

C'est donc au cours du chapitre général tenu en Italie en 1467 que fut élu, à une seule voix de majorité, le prieur de Rome Gian-Battista Orsini, que les Français appelèrent Jean-Baptiste des Ursins. Arrivé à Rhodes il eut, devant les menaces pesant sur l'île, l'habileté de confier au commandeur Pierre d'Aubusson la charge de provéditeur des fortifications, promulgua une ordonnance fixant pour chaque Langue les postes de combat et les contingents chargés de les défendre⁷². Il arrêta également des dispositions précises pour qu'en cas d'attaques par la mer, les habitants de l'île se retirent selon le



Fig. 46 Armes du grand maître Zacosta sur un culot du fort Saint-Nicolas (cl.JBV).



Fig. 47 Armes de la Religion et du grand maître Zacosta à la porte de Koskinou (cl.JBV).

lieu de leur résidence dans les places fortes qui leur étaient assignées. Dans la mesure où cela pouvait allumer un contre-feu face aux velléités belliqueuses de Mohamed II, il reçut secrètement des émissaires du Shah de Perse à qui il procura des techniciens pour se doter d'artillerie contre les Turcs⁷³. Il mourut à Rhodes en 1476 et fut inhumé dans un sarcophage de marbre dont la face porte une longue épitaphe⁷⁴ et ses armoiries.

Orsini portait les armes de sa famille, *bandé d'argent et de gueules de six pièces au chef d'argent chargé d'une rose de gueules boutonnée d'or et soutenu d'une devise d'or*⁷⁵. De nombreuses pierres sculptées dans des caissons insérés dans les pans de murailles (fig. 49) qu'il avait fait renforcer mon-

⁶⁹ Les *responsions* étaient les sommes dont le montant était assigné à chaque prieur et qui devaient être envoyées au *Commun trésor* pour le fonctionnement de l'ordre, notamment pour les fortifications et l'armement.

⁷⁰ Aujourd'hui dans une petite cour sud du nouvel hôpital de Rhodes.

⁷¹ Le dessin en avait été reproduit dans Jean-Bernard de VAIVRE : *Les tombeaux*, cité note 14, p. 66.

⁷² Comme le résume fort bien POUTIERS : *Rhodes et ses chevaliers*, cité note 6, et l'avait traduit Albert GABRIEL : *La cité de Rhodes*, t. I, cité note 4, p. 23 et 27.

⁷³ POUTIERS : *Rhodes et ses chevaliers*, cité note 6, p. 58.

⁷⁴ Jean-Bernard de VAIVRE : *Les tombeaux*, cité note 14, p. 55–68.

⁷⁵ La devise est souvent oubliée par les sculpteurs.



Fig. 48 Armes du grand maître Zacosta sur sa tombe au Vatican (cl.JBV).



Fig. 49 Armes du grand maître Orsini sur les murailles de la ville (cl.JBV).



Fig. 50 Armes de la Religion et du grand maître d'Aubusson sur les murailles de la ville (cl.JBV).

trent, sans les émaux évidemment, ces armoiries qui témoignent de l'ampleur des travaux menés de son temps, non seulement pour la ville de Rhodes mais sur de nombreuses autres places de l'île, notamment à Kastellos, sur la tenaille orientale de la forteresse de Pheraklos et sur le château d'Arangelos.

Pierre d'Aubusson (1476–1503).

Parmi tous les maîtres de Rhodes, Pierre d'Aubusson est sans doute celui qui a laissé le plus de traces et a marqué le plus fortement la présence de l'ordre sur l'île durant le XV^e siècle. Grand prieur d'Auvergne lors de son élection, il appartenait à une branche cadette de la puissante maison des sires d'Aubusson, et très liée à l'Eglise, trois de ses frères ayant été revêtus de la dignité épiscopale. Du temps d'Orsini, Pierre d'Aubusson avait beaucoup œuvré pour adapter les fortifications de Rhodes aux progrès de l'artillerie et il ne cessa, après son élection, à s'attacher durant quatre ans, à la parfaire, sur l'île mais également dans toutes les possessions de l'ordre en Méditerranée orientale, notamment au Lango et au Château Saint-Pierre, veillant à constituer des stocks de vivres et de munitions. Les Turcs débarquèrent

une première fois, au début de décembre 1479, près de la ville, mais cet assaut fut repoussé. Six mois plus tard, le 23 mai 1480, une beaucoup plus forte armée investit les abords de la ville depuis l'Ouest avec une considérable artillerie. Le siège fut particulièrement éprouvant. Des pièces d'artillerie de fort calibre pilonnèrent plusieurs centaines de fois chaque jour et chaque nuit les murailles, les balistes projetèrent des milliers d'énormes boulets de pierre sur les maisons, que des torches enflammées envoyées au moyen d'arcs tentaient d'enflammer, des mines sapèrent plusieurs fois les courtines et ouvrirent des brèches en plusieurs points, après des assauts successifs sur le fort Saint-Nicolas dont des pans entiers s'étaient écroulés, mais que ses défenseurs réussirent à garder. Pierre d'Aubusson galvanisa ses troupes et la population et, finalement, pressés par des sorties et de multiples actions des chevaliers, les troupes du grand vizir Mezi-Pacha, un Paléologue renégat, rembarquèrent le 18 août 1480. Cette victoire eut un grand retentissement en Europe et Pierre d'Aubusson ne manqua pas, notamment grâce au récit du siège rédigé par son vice-chancelier, Guillaume Caoursin, imprimé et diffusé partout, de le faire savoir. Sur ce, les murailles, très



Fig. 51 Armes de la Religion et du grand maître d'Aubusson sur la muraille orientale de la ville (cl.JBV).



Fig. 53 Armes du grand maître d'Aubusson avec le chapeau de cardinal au mur ext (cl.JBV).



Fig. 52 Armes du grand maître d'Aubusson près de la porte Sainte-Marie (cl.JBV).

entamées par les attaques turques, furent dans l'année qui suivit, terriblement ruinées, comme beaucoup d'édifices de la ville, par une série de tremblements de terre. Ce fut l'occasion, sous l'impulsion du grand maître, d'un remodelage de la ville et d'un nouveau renforcement de ses dispositifs défensifs. Le sultan Mohamed II mort, ses fils se déchirèrent et l'un d'entre eux, Djem, vint se réfugier à Rhodes, espérant y trouver une base contre son frère Bayazid.

Son séjour sur l'île fut bref et il fut envoyé en France, ce qui permit à l'ordre de conclure des accords avec Bayazid II et de recevoir de lui une pension pour le captif qui fut finalement remis au pape, d'Aubusson recevant le chapeau de cardinal. Durant les vingt dernières années de son magistère, Pierre d'Aubusson ne fit pas seulement œuvre de bâtisseur, il réforma les statuts et fit adopter un nouveau système monétaire.

Les témoignages héraldiques de son magistère sont nombreux. Sur les premiers pans de murailles qu'il fit édifier, son écu à la croix ancrée, est souvent sculpté, soit avec les seules armes de sa famille (fig. 50) aux côtés de celui de la Religion (fig. 51), soit sur les quartiers deux et trois d'un écartelé où les armes de la Religion sont aux quartiers d'honneur. Il est un des seuls maîtres de Rhodes qui ait fait figurer ses armes avec des supports, un griffon et un lion (fig. 52). C'est après la réception du bref papal du 14 mars 1489 le nommant cardinal que Pierre d'Aubusson ordonna que l'on représentât ses armoiries écartelées avec le chapeau, les quatre



Fig. 54 Bannières aux armes du grand maître d'Aubusson sur le fort Saint-Nicolas dans le manuscrit de Caoursin (cl.JBV).



Fig. 55 Armes du grand maître d'Aubusson sur les marges du manuscrit Caoursin (cl.JBV).

rangs de houppes et la croix patriarcale (fig. 53). Il n'y a de doute qu'un dessin avec un patron précis ait été largement diffusé à l'intention des commandeurs qui avaient la charge de renforcer partout les places fortes de l'ordre ou d'édifier des bâtiments pour en confier la sculpture aux artisans, souvent italiens, qui devaient les décorer. On retrouve en effet ce modèle au Lango, dans plusieurs îles du Dodécanèse et sur le parement de la forteresse, au Château Saint-Pierre, notamment sur l'une des portes que fit construire Thomas Docwra⁷⁶, turcopolier et capitaine de la place⁷⁷ entre 1498 et 1500.

⁷⁶ Gregory O'MALLEY : *The knights Hospitaller of the English Langue 1460–1565*, Oxford, 2005, p. 247–250.

⁷⁷ Jean-Bernard de VAIVRE : « Essai de chronologie des campagnes de construction du Château Saint-Pierre », CRAI, 2009.

On ne peut non plus évoquer les armes de Pierre d'Aubusson sans dire un mot du magnifique manuscrit qui lui fut offert par le vice-chancelier de l'ordre, Guillaume Caoursin, qui comporte nombre d'éléments héraldiques, notamment sur les représentations de Rhodes durant le siège, les bannières aux armes du grand maître flottant par exemple au faîte du fort Saint-Nicolas, défendu par les chevaliers (fig. 54) ou dans les marges de ce splendide volume (fig. 55).

Emery d'Amboise (1503–1512).

Grand prieur de France au moment de son élection, Emery d'Amboise était fils de Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont, chambellan des rois de France et frère de Georges, archevêque de Rouen, cardinal, légat en France, qui avait négocié le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Le roi Louis XII, sacré en 1498, le choisit pour principal ministre, fonctions qu'il remplit avec intelligence et surtout intégrité jusqu'à sa mort en 1510. Ces liens ne furent donc pas étrangers au choix du Couvent qui comptait ainsi disposer, en ces moments difficiles, de l'appui du roi de France⁷⁸. Excellent chef militaire, il décida de développer la guerre de course et ce avec succès, plusieurs combats navals victorieux ayant marqué son magistère comme la prise, en 1507, du plus gros navire de l'époque armé par l'Égypte, la *Reine des mers*⁷⁹, pris par le commandeur Jacques Gatineau⁸⁰. Emery d'Amboise conclut une alliance navale avec le roi de Portugal contre le Maharadja de Calcutta et le Sultan du Caire, dont la flotte fut en grande partie détruite, dans les eaux de Chypre. Ce grand maître fut aussi un bâtisseur et il s'employa à faire reconstruire les bâtiments civils détruits de la ville mais aussi à augmenter l'artillerie des diverses places tenues par l'ordre et parfaire les fortifications. C'est ainsi à lui que l'on doit la porte occidentale de la ville qui porte encore son nom.

⁷⁸ Les armes de France furent sculptées sur de nombreux édifices de Rhodes durant cette période, ce qui fut d'ailleurs la cause de contestations de chevaliers d'autres Langues ; outre ces écus, on ne manqua pas de faire figurer la seule fleur de lys sur bien des maisons ou des édifices publics élevés sous les magistères de Pierre d'Aubusson, d'Emery d'Amboise et de Guy de Blanchefort.

⁷⁹ Ce bâtiment comportait cinq ponts, une forte artillerie et emportait un millier d'hommes. Après sa prise, il fut rebaptisé Notre-Dame et il est ensuite souvent cité dans les textes comme la *grande Caraque*.

⁸⁰ Le récit de Bosio en a été redonné et surtout traduit par Jean-Bernard de VAIVRE : « Icône offerte en Chypre par un commandeur des Hospitaliers », CRAI, 1999, p. 649–683.



Fig. 56 Armes de la Religion et du grand maître d'Emey d'Amboise à la porte d'Amboise (cl.JBV).



Fig. 57 Grande composition aux armes du grand maître d'Amboise sur la façade occidentale du bailliage du Commerce (cl.JBV).

Cette dernière est ornée d'une grande composition (fig. 56) de marbre blanc avec ses armoiries, tenues par un ange, *palé (d'or et de gueules), de six pièces*. On les trouve en maints endroits sur les remparts, mais aussi, soutenues par deux hommes sauvages⁸¹, sur le grand panneau (fig. 57) du mur occidental du bailliage du commerce, dans le bourg, magnifique édifice construit sous la direction de fr. Jacques Aymer⁸² et achevé en 1507.

Guy de Blanchefort (1512–1513).

À la mort de Emery d'Amboise, survenue le 13 novembre 1512, on élit, dix jours plus tard, Guy de Blanchefort, prieur d'Auvergne, neveu de Pierre d'Aubusson, alors en France

⁸¹ Il est peu probable que ces deux personnages, velus ou vêtus de peau de bêtes, soient, comme le disent Biliotti et Cottret, saint Jean et saint Roch. Edouard BILIOTTI et l'abbé COTTRET : *L'île de Rhodes*, Rhodes, 1881, p. 525. Il n'y a en effet aucun exemple de figuration de l'Agneau pascal à terre, au surplus aux pieds d'un personnage tiers...

⁸² Jean-Bernard de VAIVRE : « Un commandeur bâtisseur, Jacques Aymer », *Bulletin de la Société de l'histoire et du patrimoine de l'ordre de Malte*, 2009.



Fig. 58 Ecu aux armes du commandeur Guy de Blanchefort à la clef de voûte de la maison du prieur d'Auvergne (cl.JBV).



Fig. 59 Armes de la Religion, du grand maître Guy de Blanchefort et du commandeur Jacques Gattineau au Château Saint-Pierre (cl.JBV).



Fig. 60 Armes de la Religion, du grand maître Blanchefort et de Gattineau à la première porte du Château Saint-Pierre (cl.JBV).

mais déjà gravement malade. Il embarqua aussitôt que possible mais mourut en mer, le 23 novembre 1513, prescrivant dans ses derniers moments de ne pas relâcher avant Rhodes pour que la nouvelle de sa mort ne parvienne ni au pape Jules II della Rovere, afin de l'empêcher de peser sur l'élection d'un successeur, ni aux espions du sultan.

La brièveté de son magistère ne permit pas d'élever durant cette période à Rhodes des édifices susceptibles d'arbore ses armes, seule la clef de voûte de l'auberge d'Auvergne qu'il fit réédifier lorsqu'il en était prieur portant encore ses armes sous le chef de la Religion (fig. 58) mais le commandeur fr. Jacques Gattineau, qui avait été nommé capitaine du Château



Fig. 61 Armes du grand maître Carretto sur la muraille occidentale de la ville (cl.JBV).

Saint-Pierre le 16 mars 1512 et fut en fonction jusqu'en mars 1514 à la tête de cette forteresse, où il fit édifier nombre de nouveaux éléments défensifs⁸³, fit insérer, en plusieurs points de la contrescarpe, sur les flancs est et sud du moineau occidental construit par lui (fig. 59), comme aussi sur la face interne de la première des sept portes de la forteresse, les armes de ce grand maître (fig. 60).

Fabrizio del Carretto (1513–1521).

Génois, grand amiral de l'ordre, ayant participé activement au siège de 1480, Carretto fut élu alors que les menaces ne cessaient de s'accumuler. La fin des querelles dynastiques en Turquie, un armistice entre le Shah de Perse et le Sultan d'Istanbul, l'invasion de l'Égypte par les troupes et la flotte de ce dernier, puis les victoires du nouveau Sultan, Soliman le Magnifique, laissaient craindre une nouvelle attaque contre Rhodes, où les chevaliers poursuivaient la construction de l'appareil défensif de la ville comme des châteaux de l'île. Les efforts du grand maître pour obtenir l'appui des souverains européens restaient cependant sans écho. Il mourut en janvier 1521 et fut inhumé

⁸³ Jean-Bernard de VAIVRE : « Le Château Saint-Pierre », CRAI, 2009.



Fig. 62 Armes de la Religion, du roi de France, du grand maître Carretto et du prieur Flote (cl.JBV).

sous une dalle qui fut dessinée par un voyageur au début du XIX^e siècle avant que la chapelle conventuelle ne soit détruite par une explosion.

Les murailles de Rhodes gardent le témoignage héraldique des innombrables travaux de défense (fig. 61) qu'il fit mener. Les armoiries de Fabrizio del Carretto, *bandé (d'or et de gueules) de douze pièces*, se voient encore sur les murailles du Château Saint-Pierre, sur ceux de Kastellos, sur les ruines de Philerimos, comme sur plusieurs monuments civils édifiés à Rhodes sous son magistère, comme le portail de l'« hôtel » que fit construire François Flote, prieur de Toulouse, et qui est surmonté d'un caisson cruciforme où furent sculptées les armes, couronnées, du roi de France, celles de l'ordre et celles, écartelées de la Religion et de Carretto, de ce grand maître, au-dessus de l'écu Flote (fig. 62). Elles se voyaient aussi sur la façade de ce que l'on croit avoir été l'auberge d'Italie, sur l'odos Ippoton, en montant cette *grand rue* du Château, à droite, en face de la porte septentrionale de l'hôpital neuf. Ce grand motif sculpté, qui avait été reproduit fidèlement par des voyageurs du XIX^e siècle a été emporté à Istanbul par les Ottomans et reconstitué du temps de l'occupation italienne.

Philippe de Villiers de l'Isle-Adam (1521–1534).

Prieur de France lors de son élection, le dernier grand maître du temps de Rhodes, arriva sur l'île au début de septembre 1521⁸⁴, donc quelques jours après la chute de Belgrade, conquise par Soliman le Magnifique le 29 août

⁸⁴ Jean-Christian POUTIERS : *Rhodes et ses chevaliers*, cité note 6, p. 63.



Fig. 63 Armes, écartelées, de la Religion et Villiers de l'Isle Adam, portées par ce grand maître et sculptées sur la façade sud d'une maison de l'auberge de Catalogne (cl.JBV).

précédent. Pour préparer la défense de Rhodes, il fit appel au vénitien Tadino Martinengo, l'un des meilleurs ingénieurs militaires de l'époque, qui malgré les interdictions du Sénat

de la Sérénissime, s'était enfui de Crète pour rejoindre Rhodes, où il fut reçu chevalier après avoir prononcé ses vœux. Le 18 juin 1522, plus de deux cent mille Turcs débarquèrent sur la côte occidentale avec une puissante artillerie qui cracha des boulets sur les remparts et sur la ville durant plus de six mois. Les assauts successifs plusieurs fois repoussés, Soliman le Magnifique décida de se rendre lui-même sur l'île. C'est la tentative de trahison du grand chancelier Andrea d'Amaral qui avait proposé de livrer la ville – et qui fut exécuté – qui redonna espoir au Sultan et décida de poursuivre le siège. Les pertes subies contraignirent finalement Villiers de l'Isle-Adam à capituler, avec des conditions honorables. Les chevaliers purent quitter la ville avec de très nombreux Rhodiens, latins et grecs, emportant leurs archives, les reliques et le trésor, le 1^{er} janvier 1523.

Les armes de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam se voient encore en plusieurs emplacements de la ville, d'abord sculptées lorsqu'il n'était que commandeur, donc sous le chef de la Religion puis comme grand maître : *(d'or) au chef (d'azur), chargé d'un dextrochère vêtu d'hermines supportant un fanon d'hermines brochant sur le champ*, sur des édifices civils, aux 2 et 3 d'un écartelé sur une maison qui devait être un bâtiment de l'auberge de Catalogne en 1521 (fig. 63) ou sur les remparts, au couchant de la ville en 1522 (fig. 64).



Fig. 64 Armes de la Religion et du grand maître Villiers de l'Isle Adam sur un caisson des murailles occidentales de la ville (cl.JBV).

L'un des antiphonaires exécuté pour le grand maître, et aujourd'hui encore conservé à la cathédrale de La Valette à Malte, contient une magnifique peinture des armes enluminées de Philippe Villiers de l'Isle-Adam. Moins connu, l'Évangélaire⁸⁵ exécuté pour le grand maître en comporte aussi une très belle représentation en couleur.

Ainsi tous les grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui se succédèrent à Rhodes ont-ils laissé un témoignage des armes, certaines mal connues jusqu'à ce jour, portées pendant les années où ils ont exercé leurs si hautes fonctions. Durant une grande partie du XIV^e siècle, les maîtres de Rhodes faisaient figurer leurs armes sur un écu placé aux côtés de celles de l'ordre. Il est probable que Villeneuve, recourant à une mode qui se répandait alors de l'écartelé, ait, sur un petit nombre de monuments usé de ce type de représentation de ses armes, bien que plusieurs exemples parvenus jusqu'à nous ne soient que des commandes de certains de ses successeurs. Il est certain que ni Gozon, ni Corneillan, ni Pins, ni Berenger, ni Juilly ne recoururent à l'écartèlement de leurs

armes avec celles de la Religion, Heredia ayant par la suite été le premier à utiliser ce type de figuration qui sera reprise, très fréquemment, par les grands maîtres qui lui succédèrent, mais sans que l'usage ancien soit abandonné. La connaissance des armes des maîtres de Rhodes avait déjà permis, au début du XX^e siècle, à l'archéologue Albert Gabriel de donner une remarquable étude des fortifications de la ville de Rhodes en précisant le phasage des diverses campagnes. Elle permet de nos jours de préciser davantage encore la topographie de la ville médiévale et les étapes chronologiques de sa reconstruction après les deux terribles sièges de 1480 et de 1522, au cours duquel, sous la direction de deux personnalités à tous égards exceptionnelles, s'illustrèrent tant de chevaliers venus de divers horizons de l'Europe.

Adresse de l'auteur : Jean-Bernard de Vaivre
Correspondant de l'Académie
des Inscriptions et belles-lettres
Vieux château
F-71800 Amanzé

⁸⁵ Jean-Bernard de VAIVRE : *L'Évangélaire du grand maître Philippe Villiers de l'Isle-Adam* (à paraître).